

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22^e ANNÉE.

N° 3.

MARS 1879.

A propos de Leibnitz.

(Voir la *Revue* de février 1879.)

Le dogme de la métempsycose, avons-nous dit, est un produit essentiellement sacerdotal. On ne le retrouve, comme partie intégrante du fonds religieux d'un peuple, que là où le pouvoir théocratique est parvenu à s'emparer de la direction de toutes les forces sociales et à les dévier à son profit. Dans l'Inde et en Egypte, où la dépression lente des cerveaux sous la main du prêtre a permis le parquement des hommes en des castes infranchissables, là seulement la masse des consciences s'est trouvée suffisamment atrophiée pour se courber sans révolte sous l'idée de la réduction possible du *moi* humain au dernier degré de la servitude, à l'animalité. Nulle part ailleurs cette croyance n'a pu s'enraciner quelles que soient, du reste, les circonstances favorables à son développement qu'elle ait rencontrées. Une preuve entre autres :

Les populations gréco-latines, en se séparant de la souche-mère pour s'acheminer vers l'occident, avaient emporté la notion de la migration des âmes, commune à toutes les branches aryennes ; notion vague, mal définie, c'est vrai, mais qu'elles gardèrent toujours persistante malgré les influences étrangères qui vinrent modifier dans la suite ou obscurcir leurs croyances primitives. Il semblerait donc que ces populations fussent préparées à l'accueillir, leur revenant, sous forme de métempsycose parmi les nombreuses importations religieuses qu'elles acceptèrent successivement de l'Egypte et de l'Orient. Il n'en fut rien.

La haute idée que les Grecs et les Latins se faisaient de la dignité humaine les avait préservés du régime des castes ; elle devait les prémunir également contre ce dogme d'avilissement posthume. Plutôt que d'y souscrire, leur fût-il imposé par décret divin, elles eussent, ce semble, renouvelé la lutte des Titans contre les Dieux.

Mais alors n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que Pythagore ait échoué dans sa tentative pour mettre en lumière et développer une notion résidant au fond de la conscience générale et que Platon, reprenant l'œuvre, n'ait rallié à sa doctrine que l'élite morale et intellectuelle de son temps. Cela s'explique :

A l'époque où Platon fonda son école, le domaine philosophique

était depuis longtemps déjà partagé entre bon nombre de sectes rivales, occupées bien moins, pour la plupart, de la recherche désintéressée de la vérité que de déployer toutes les habiletés de la dialectique en l'honneur de tel ou tel système, à faire ce qu'on appelle de l'art pour l'art, en un mot à sophistiquer aux applaudissements des amateurs. Platon d'ailleurs, instruit par la mort de Socrate, son premier maître, ne se fût-il pas, dans son enseignement, maintenu par prudence à une hauteur d'où il était difficile à sa parole d'arriver jusqu'à la foule, le polythéisme olympien, tel qu'il s'était constitué après une prise de possession dix fois séculaire, eût opposé d'insurmontables obstacles à la diffusion de sa doctrine.

Sans doute, les Grands Dieux des cités influentes, oubliant comme celles-ci leurs antiques rivalités, de jour en jour se rapprochaient et tendaient visiblement à se résoudre en une vaste unité. Déjà Jupiter et ses principaux assesseurs étaient devenus panhelléniens, absorbant dans leurs puissantes et radieuses personnalités tout ce qui n'était pas assez haut titré dans l'empyrée. Bien plus, depuis longtemps, dans le langage philosophique, toutes ces personnifications de forces naturelles ou d'attributs divins n'étaient plus que des images, des formes, une sorte de monnaie courante et toute de convention sur la valeur de laquelle chacun était fixé. Les arts, la poésie, le théâtre, la politique concouraient de leur côté à cette fusion spirituelle. Mais si elle était en voie de s'accomplir dans les classes supérieures de la société, il n'en était pas de même dans les classes populaires. La foule, incapable de s'élever à des idées générales, restait attachée par les mille liens de l'habitude à ses divinités locales. Pour elle, chacun de ces personnages célestes, quelle que fût son origine, avait des prérogatives spéciales incommutables, des droits acquis imprescriptibles auxquels il était défendu de toucher sous peine de sacrilège. Naturellement les ministres de tous ces cultes poliades étaient intéressés à partager et à entretenir les scrupules de leurs fidèles. Y trouvant profit et considération, ils se seraient fait un cas de conscience de laisser déchoir le dernier de leurs dieux du plus minime ou du plus ridicule de ses privilèges. Le saint fait le casuel. Tant vaut l'un, tant vaut l'autre, et, dogme des dogmes, le prêtre doit vivre de l'autel. En raison de quoi, de tout temps, le prêtre a eu pour première grâce d'état d'être conservateur par excellence. A ses yeux, changer un iota aux oracles, aux litanies, aux *us* dont la garde lui est dévolue, n'y comprit-il rien lui-même, c'est ébranler le ciel et la terre jusque dans leurs fondements.

Enfin, le sacerdoce étant divisé en Grèce en une multitude de collèges sans liens entre eux, ne relevant d'aucun pouvoir religieux central, chacun de ces collèges avait un intérêt d'autant plus immédiat à sauvegarder de toute innovation doctrinale le mythe quelconque qui permettait à ses membres de se sanctifier en tirant de sa spécialité tous les produits réalisables.

Une doctrine qui, en raison même de son élévation morale, ne pouvait rentrer dans tous ces cadres étroits, aurait donc eu, avant de se populariser, à faire, s'il est permis de dire, successivement le siège de chaque sanctuaire. Et l'on sait si aujourd'hui encore le moindre saint, fut-il de contrebande, est tenace sur son autel, entêté dans ses prétentions, et si la moindre chapelle est une forteresse difficile à enlever.

C'est précisément ce qu'avait oublié Pythagore dans le siècle précédent. L'Italie méridionale, tout imprégnée déjà de civilisation hellénique, lui avait paru un terrain favorable à la fondation de son institut (530 avant J.-C.). Il avait compté sans la colère des dieux et de leurs desservants. Ameutant contre lui la tourbe des dévots et les puissances du jour, ils n'abandonnèrent la poursuite qu'après la dispersion de ses disciples, obligés de fuir pour échapper à la mort. Lui-même, s'il faut en croire plusieurs anciens, aurait péri dans un incendie allumé par des mains pieuses. Les *auto-da-fé* ne datent pas d'hier.

Et pourtant, si écartant ce qui n'est que détails, pures formes, superétitions dues à l'ignorance ou à la fraude, on prend la peine d'aller au fond de ce mythologisme en apparence si compliqué, si disparate dans les multiples enveloppes qu'il a revêtues selon les temps et les localités, on reconnaît que les principes sur lesquels il s'est édifié et qui n'ont cessé de le soutenir ne sont autres que ceux qui constituent ce que nous appelons la grande tradition religieuse de l'humanité.

Ce n'est point l'avis de Bossuet. Selon lui « *les peuples les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, y compris les Grecs et les Romains, étaient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion; tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine.* » (Disc. sur l'hist. univ. ch. V.)

Episcopalement, c'est indiscutable. Seulement, si ces Grecs et ces Romains n'ont été que de purs idolâtres, c'est-à-dire n'ont déifié que des apparences, des erreurs, des chimères, comment expliquer que notre monde occidental doit à la puissante impulsion qu'ils lui ont imprimée d'avoir franchi en dix siècles la distance qui sépare la barbarie de la civilisation en plein épanouissement? La civilisation est un fait complexe sans doute, mais où jusqu'ici l'histoire en témoigne, l'élément religieux a joué le rôle capital. Miracle ou effet sans cause? Bossuet ayant oublié de nous le dire, peut-être serons-nous mieux renseignés par Homère et par Virgile, les deux grands théologiens de ce paganisme décrié avec tant d'a-charnement par ceux-là mêmes qui se sont approprié le meilleur de ses dépouilles.

Et d'abord Homère : On se tromperait étrangement en attribuant à tous les personnages mythologiques qu'il se plaît à mettre en scène une importance qu'il n'a pas entendu leur donner. Si haut qu'il monte sa lyre dès qu'il s'agit de célébrer leur éclat, leur puissance, si brillantes que soient les peintures qu'il nous en fait, au grain

d'ironie souvent mêlé à l'encens qu'il leur prodigue, il est permis de soupçonner ce que, au fond, il en pense. Il les chante, il y croit, mais en se réservant la liberté d'en sourire et de ne voir en eux que ce qu'ils sont : de simples comparses ou les très-humbles ministres chargés d'exécuter les ordres d'un souverain qui s'est réservé le gouvernement du monde sans partage et veut être obéi sans contrôle.

Ce souverain, c'est Jupiter qui, du haut de son trône, au sommet de l'Olympe (la pleine lumière, *olè-lampas*) « distribue les sorts et règle le cours des événements en vertu de ses décrets impérissables. »

Jupiter n'est point un dieu de même nature que les autres, la personnification d'une force, d'une idée ou d'un sentiment ; il est un dieu à part, unique, en un mot, comme son nom l'indique, *Zeus*, l'Être-Suprême, celui qui tient d'une main « la balance où sont pesées les destinées des peuples et des rois, » de l'autre, « la chaîne d'or à laquelle est suspendu l'univers. » (Odys., ch. VIII). Avant tout et pardessus tout il est *Zeus pater*, le père universel dont la justice est tempérée par la clémence, et il a pour fille aînée la Sagesse. (Minerve née de son cerveau.) « Protecteur des droits de l'hospitalité et de l'innocence, vengeur des opprimés, il détourne ses regards de ceux qui oublient que l'étranger sans asile, et le pauvre qui mendie sont ses envoyés, » et il a chargé *Némésis* (la conscience) de commencer le châtimement des coupables en leur reprochant leurs crimes sans cesse, et le jour et la nuit.

Qu'il fasse, dans l'Iliade et l'Odyssée, tapager son tonnerre plus que de raison, qu'il y confine encore à la nature humaine sous plus d'un rapport, c'est possible ; mais sous combien d'autres aspects déjà ne s'y annonce-t-il pas comme celui dont Eschyle dira : « Il est tout et au-dessus de tout, » et Platon : « Il est le dieu en qui nous devons toujours espérer. »

N'est-il pas déjà visible que, en appelant les mortels à la vie, il a voulu leur faire un présent digne de lui et non point borné seulement à une traversée terrestre de quelques jours. Cette traversée n'est qu'une épreuve au sortir de laquelle ceux qui auront déployé des vertus héroïques monteront dans l'Olympe pour s'y abreuver d'immortalité (nectar) avec les dieux ; ceux qui, sans atteindre à cette hauteur, s'en seront le plus rapprochés iront dans les Champs-Élysées où « coulent sans interruption des jours fortunés au milieu d'un printemps perpétuel. » (Odys., ch. IV.) Le reste des âmes, entraînées dans la nuit du Tartare, y seront punies, les moins coupables par le regret de la vie ; les plus coupables par des supplices proportionnés à leurs crimes (Ili. ch. III, XIX, XXIII.)

Regrets superflus, condamnation irrémissible ! non, le jour viendra où il sera permis aux uns et aux autres de boire les eaux du Lethé (de l'oubli) et de recommencer l'épreuve. Si cette idée du retour à la vie terrestre n'est point formellement exprimée dans

Homère, du moins est-il certain que la mort n'y est considérée que comme une transition, le passage à une nouvelle existence dont celle-ci n'est que la préface. Que cette croyance se soit alliée le plus souvent dans le culte rendu aux morts à bien des erreurs, bien des superstitions, il n'en est pas moins vrai que, dans la conscience des anciens, elle a toujours correspondu à l'idée d'une justice souveraine et inévitable. Ici une question se pose : Au point de vue païen, que reste-t-il à l'homme, qu'emporte-t-il avec lui en partant pour l'autre monde ? Tout, moins l'enveloppe terrestre dont-il s'est allégé. Tout, la pensée, la volonté, la mémoire, l'activité et jusqu'à ses sentiments, ses passions et sa forme extérieure ; c'est-à-dire, d'une part, son *moi*, le fond de son être ; de l'autre, ce qui constitue à chacun de nous son caractère personnel, son individualité distincte.

Les anciens sont allés loin dans le domaine de la fantaisie et de l'hypothèse, mais non pas jusqu'à imaginer des êtres à la fois *finis* et *indéterminés*, des âmes attendant à l'état de principes immatériels le coup de trompette qui doit sonner pour elles l'ordre du rhabillage général. L'honneur de cette trouvaille était réservé à la théologie catholique.

Dans l'admirable épisode où Homère nous peint l'accablement d'Achille à la veille de rendre les honneurs funèbres à Patrocle, son ami cher entre tous, l'âme de ce dernier apparaît au héros : « *C'est lui-même*, dit le poète, *ses traits, sa haute stature, son regard, sa voix touchante et ses vêtements accoutumés.* » (Ili., ch. XXIII.) S'agit-il des sentiments que l'âme emporte avec elle, dont il a été dit qu'ils sont plus forts que la mort, nous ne savons rien de plus touchant que l'entrevue d'Ulysse, aux enfers, avec l'ombre de sa mère qui ne revoit un instant son fils bien-aimé que pour mieux sentir la douleur de s'en séparer de nouveau. Bien plus, il semble qu'Homère, il y a 3,000 ans, ait prévu le reproche que pourraient un jour lui adresser nos docteurs en droit canon, de matérialiser l'âme en la réduisant à la forme corporelle. La forme n'est pas l'être, il distingue : Ulysse poursuivant son voyage dans l'empire des morts, parmi les ombres accourues à sa rencontre se présente celle d'Hercule. Est-ce le héros lui-même ? Non, « c'est seulement son image (*eidolon*, son périsprit), car lui-même (*autos*, son moi) est avec les dieux (1). » (Odys., ch. XI.)

Enfin si l'on veut le dernier mot de l'antiquité sur le sujet qui nous occupe, Virgile nous le donnera : « Dieu circule, nous dit-il, dans tout l'Univers, terres, mers et cieux profonds, y semant partout les êtres qui lui restituent tour à tour les formes dissolubles qu'ils tiennent de lui pour monter au ciel élevé, chacun dans l'astre qui

(1) L'Apothéose d'Hercule, si mythologique soit-elle, nous a toujours paru mieux justifiée que la canonisation d'un saint Labre. L'un avait passé sa vie à purger la Grèce des fléaux qui la dévastaient ; l'autre, à promener de ville en ville sa mendicité et sa vermine.

lui est assigné, car la mort n'est pas. » (Géorg., l. IV.) Rien ne meurt, tout, tout se transforme, n'est-ce pas aussi le dernier mot de la science moderne ?

Si rapide et, forcément, si incomplète que soit, sur le point qui nous occupe, la revue que nous venons de faire de la dogmatique des anciens, on comprend que Leibnitz, qui, dès l'âge de vingt ans avait fait le tour de la philosophie, ait pu dire : « Je crois avec la plupart des anciens que toutes les âmes sont toujours unies à des corps, » et que, après avoir pendant plus de cinquante ans demandé à l'étude de l'histoire et de la nature la confirmation de cette hypothèse, il ait ajouté : « Je m'étonne qu'en quittant la nature, les écoles aient voulu s'enfoncer exprès dans des difficultés très-grandes. »

On comprend que le spiritisme, sans parler des faits multipliés sur lesquels il s'appuie, a des titres d'assez vieille date pour ne tenir qu'un juste compte des anathèmes ou des dédains qu'il peut rencontrer de droite et de gauche.

On comprend mieux encore pourquoi il soulève de saintes colères chez les vénérables dispensateurs de la vérité ultramontaine et provoque de leur part des pièces d'éloquence parmi lesquelles il est juste d'accorder la palme à celle où Mgr Julien-Florian-Félix Desprez, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, archevêque de Toulouse, Primat de la Gaule narbonnaise, Prélat assistant au trône pontifical, etc., etc., lance, entr'autres chefs d'accusation qu'il croit foudroyants et qui ne sont que... naïfs, celui-ci : « Le spiritisme est la religion de celui-ci qui fut homicide dès le commencement du monde. »

Mgr Florian n'avait pas avisé que, en adressant cette bombe archi-épiscopale aux spirites, il en retomberait quelques éclats sur la tête de bon nombre de docteurs et saints de son Église. (Voir la *Revue* d'octobre 1878.) Il est vrai que, lorsqu'on a toute la Narbonnaise à diriger dans la voie du *Syllabus*, grosse besogne, il est permis d'oublier quelque chose et de ne pas tout prévoir. T. TOXOERN.

Les Cendres du baron de Palm jetées aux vents et aux flots de la mer.

Les cendres du dernier baron Joseph-Henri-Louis de Palm, grand-commandeur du Saint-Sépulcre, chevalier de Malte, prince du Saint-Empire, dernier chambellan de Sa Majesté le roi de Bavière, membre de la société théosophique, etc., viennent d'être jetées aux vents et aux flots de la mer avec le cérémonial des théosophes asiatiques. Cette cérémonie n'avait pas encore eu lieu, ni en Europe, ni en Amérique, parce que, comme le dit fort bien le colonel Olcott, la formule en était perdue depuis des siècles, pendant lesquels la langue des Védas avait graduellement disparu. Elle vient d'être tirée de l'oubli par le Sivamee Dyanaud Sarasevati, Pandit, fondateur de l'Arya-Samay, le grand Védic, société religieuse à laquelle est affiliée celle des théosophes. Ce Sivamee a publié un

commentaire sur les Védas où il décrit la cérémonie dans laquelle on dispose des cendres humaines.

Malgré le désir du baron qui désirait que cette cérémonie fût gardée secrète, le conseil résolut d'en autoriser la publication sans citer personne, excepté le Col. Olcott et Madame Blavatsky.

On se réunit donc, comme d'habitude à la « Lamasery » au coin de la huitième avenue, 47^e rue Brooklyn-New-York. Les instructions furent données à vingt-et-un théosophes, y compris l'assistant du grand-prêtre, qui devaient assister à la cérémonie des cendres pour laquelle un local avait été loué pour une soirée. Chacun était tenu de passer devant trois surveillants ; au premier, on remettait un papier triangulaire sur lequel il y avait des caractères en sanscrit, au second, le sceau de la société, au troisième, on murmurait un mot de passe. Tous étaient voilés de manière que leurs visages fussent invisibles ; plusieurs vinrent en voiture, et parmi ces derniers, le grand-prêtre et son assistant. Ce sont les mêmes Hindous qu'on a vus à la cérémonie de la crémation, et dont la soudaine disparition a tant surpris les assistants.

Au fond de la salle, un autel ; sur l'autel, des écorces de cèdre ; devant l'autel, une urne d'argile sur laquelle sont peintes en rouge et en noir des figures hindoues ; dans l'urne, les cendres du baron de Palm.

Les assistants alors se vêtirent de longues robes noires, s'avancèrent vers l'autel, formèrent un triangle, l'autel au centre, et chantèrent l'hymne à Iswara, en langue indienne, sorte d'invocation demandant à Dieu de recevoir l'esprit du défunt comme la mer allait bientôt recevoir ses cendres.

Après le chant, le grand-prêtre et les assistants se rendent dans l'antichambre, revêtent une robe blanche et se couvrent la tête d'un voile noir très-épais, de manière à cacher leurs visages entièrement. Sur le cou du grand prêtre on voit briller un collier de sept rangs de diamants de la plus belle eau, auquel est suspendue une émeraude magnifique, sur laquelle est gravé un chiffre dont le dessin est très-compiqué et qui repose sur la poitrine. L'assistant ne porte ni signe ni ornement. Sur la robe des assistants, l'emblème des théosophes est brodé en blanc, et sur celle du président Col. Olcott, cet emblème est brodé en or.

Le grand-prêtre s'avance lentement vers le bûcher, les théosophes lui laissent le passage libre et referment leur ligne sur ses pas, puis il se met en prière ; alors, levant doucement la tête, il se tourne vers l'assistant qui verse sur la petite pile de bois une essence dorée appelée le ghéc et trois poignées d'aromates. Alors il touche du bout du doigt une petite baguette de bois odorant qu'il tient dans la main gauche et une flamme bleue s'en échappe aussitôt, puis, avec un témoignage de respect, il la tend au grand-prêtre. Il prend alors dans l'urne un peu de cendres et les répand sur le bûcher.

Le chant indien recommence et quand il s'achève, le grand-prêtre

touche le bûcher avec la petite torche. Le bûcher s'enflamme et répand une fumée noire qui s'élève au ciel et qui produit une odeur pénétrante dont le parfum nous est inconnu. Le grand-prêtre rend alors la torche à l'assistant, entre les mains duquel elle pétille encore quelques instants et celui-ci se retire. Puis il récite en Hindou une invocation adressée à Indra, le seigneur des seigneurs, le priant de donner à l'être disparu de la terre, le bonheur dans la vie future.

Pendant que la flamme du bûcher s'éteint, la compagnie récite en anglais une prière dite à l'unisson et conduite par l'Hiérophante Col. Olcott; cette prière est une sorte de bénédiction faite sur l'âme du théosophe défunt.

Cette fumée, ces parfums, ces robes noires, tout ce cérémonial est empreint d'une solennité lugubre et sévère.

Quand la flamme est éteinte, l'officiant s'avance vers l'urne, y prend quelques cendres; les jette dans une vasque remplie d'eau et dit en parfait anglais, mais avec une prononciation singulière : « Au moment où je jette sur les eaux de la mer les restes mortels de notre frère, son âme entre dans l'éternité. »

Ceci n'est que la cérémonie symbolique. La petite compagnie se disperse et le colonel Olcott, les deux indiens et deux autres théosophes emportant l'urne qui contient les cendres, se dirigent vers la rivière où les attend un petit yacht qui doit les conduire en pleine mer.

Là, le président Col. Olcott, tête nue et tenant l'urne sur sa poitrine, se tourne vers les quatre points cardinaux et, finalement, vers l'est, du côté de la mer. Il prend quelques cendres dans l'urne, les jette au vent et verse le reste dans la mer en s'écriant : O mer, notre mère à tous, reçois dans ton sein ces restes de notre pauvre humanité et garde-les contre toute profanation, jusqu'à ce que le grand Pralaya vienne au jour de la résurrection.

Quand le bateau revint à la jetée, les deux indiens, sans un mot d'adieu, disparurent dans l'ombre sans qu'il fût possible de les retrouver.

Traduction du journal *The Sun*
par C. STEINER.

Libres Pensées.

(VOIR REVUE SPIRITE, janvier 1879.)

XIX. (1)

Nous avons dit que la douleur était l'agent de la marche du monde. Cela est bien vrai.

Est-ce qu'une mère qui met son fils au monde ne souffre pas ?

Est-ce qu'un père qui voit trépasser sous ses yeux tous les objets de son amour ne souffre pas ?

(1) Voir les errata de l'article précédent, à la Revue de février, page 80.

Est-ce que celui qui, par l'intermédiaire de la mort, passe de sa vie présente à sa **vie nouvelle** ne souffre pas ?

Est-ce qu'un **peuple enfin**, ainsi qu'on peut bien le voir aujourd'hui dans notre **chère et sainte patrie**, est-ce qu'un **peuple qui se transforme** et conduit le deuil de ses vieux préjugés pour **prendre** une forme de gouvernement plus juste et plus élevée ne souffre pas dans chacun de ses membres ?

Toute âme élevée souffre. Elle souffre de voir la guerre égorger les peuples ; elle souffre de voir le faible opprimé par le fort ; elle souffre de voir le mal régner en maître, et plus un être est parfait, plus il sent le bien, plus il sent la douleur.

Mais quelle que soit la loi, quelle que soit l'épreuve, ayons le regard fixé vers le but et ne nous laissons point abattre ni décourager.

« Que la première parole de tous à Dieu, ainsi que la dernière, « soient une action de grâces, quelle que soit la manière rude ou « facile dont la vie commence ou finisse ; et que toute la vie soit « une incessante prière de pensée, de parole ou d'acte, une « demande de force pour accomplir la mission conçue dans la première action de grâces et réalisée dans la dernière.

« Oui, enfant du prolétaire, qui entres dans un monde où tu « rencontreras tant de douleurs et de misères, tu ne sauras jamais « prier, jamais demander à Dieu et obtenir de lui la force de supporter bravement cette vie, si tu ne commences par lui rendre « grâces de ce que tu es né le dernier des hommes, car il dépend « de toi et de lui que tu deviennes le premier, c'est-à-dire le meilleur, de quelque obscurité dont soit enveloppée dans ton berceau « cette haute destinée (1). »

Nous sommes appelés non pour causer et être oisifs, mais pour travailler et pour souffrir. Considérer les souffrances comme des épreuves, c'est et ce sera éternellement la théorie la plus belle et la plus féconde. Elle moralise et fortifie.

« Les grands hommes, disait un jour sur une tombe Victor Hugo, les grands hommes sont privilégiés dans le sens redoutable du mot, ils résument en eux la douleur humaine. Le sort leur impose l'affront continu, afin qu'ils s'intéressent à tous ceux que l'on calomnie ; il leur impose le combat perpétuel afin qu'ils s'intéressent à tous ceux qui luttent ; il leur impose le deuil éternel afin qu'ils s'intéressent à tous ceux qui souffrent ; comme si le mystérieux destin voulait par cet incessant rappel à l'humanité leur faire mesurer la grandeur de leur devoir à la grandeur de leur malheur. »

La lutte, la douleur, le dévouement, le sacrifice, voilà ce qui grandit les âmes. Ah ! marche sans défaillance et sans crainte, éternelle voyageuse, âme immortelle et divine ! A chaque échelon gravi tu te sentiras plus grande et plus forte. Imprégne-toi tout en-

(1) P. Enfantin, *la Vie éternelle*.

tière d'espérance et de foi ; là-haut dans l'immensité des cieux est la grande-âme qui attire à elle toute la création : Dieu, qui te tend les bras et un jour bénira ton labeur et ta souffrance.

L'Espérance c'est la fleur qui jamais ne se fane ; elle embaume les sentiers épineux de la vie, et la Foi transporte les montagnes. Ce qui fit la grandeur de Jésus, cet envoyé céleste, dont la mission était de relever les courages et de guider les âmes, ce qui faisait sa puissance et sa force, c'est qu'il avait la Foi. A tous ceux qu'il rencontre, à tous ceux qu'il entretient, il dit : « *Remplissez vos cœurs d'Amour ! Remplissez vos cœurs de Foi !* »

Ayons donc la Foi dans des vies meilleures, la certitude que chacun de nous atteindra un degré supérieur, car chacun, nous portons en nous une étincelle de la Divinité !

Est Deus in nobis agitante calescimus illo (1).

Et puisque cette idée de la souffrance établie comme loi des transformations a conduit sous notre plume le nom de Jésus, disons de suite ce que nous pensons de cet Être supérieur, dont il nous est impossible de mettre l'existence en doute. Que les évangiles expriment exactement les pensées du Christ, ou qu'ils aient été falsifiés, il est impossible de ne pas admettre que leur ensemble est le code le plus pur et le plus beau de tous les préceptes « *nécessaires* » et « *suffisants* » pour rendre l'humanité heureuse, ainsi que chacun de ses membres. Quant à la mission du Christ, son disciple bien-aimé, saint Jean, nous l'a fait connaître en nous transmettant ses propres paroles : « *En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé à la vie éternelle, et il ne sera pas sujet à la condamnation ; mais il est passé de la mort à la vie.* » (Saint Jean, V. 24.)

Est-ce l'incarnation (2) du Christ qui fait ombre à votre foi ? Mais, à l'époque où nous sommes, nous avons des incarnations semblables. Pour ce qui est de nous, quand le moindre doute se présente à notre esprit, nous pensons à toutes ces réincarnations « *spirites* » dont les manifestations sont pour nous des points d'appui pour notre foi, des jalons pour guider notre intelligence et nos pensées. En particulier, citons le cas de ce savant anglais qui, partant des méthodes scientifiques, malgré les quolibets des savants ses confrères (que le ridicule et la moquerie tombent sur eux et sur eux seuls), consacre ses travaux et ses veilles à l'étude de cette force nouvelle, qu'il appelait la « *force psychique*, » et qui se trouve naturellement conduit, malgré lui-même, ce qu'il faut bien remarquer, à constater les apparitions d'un être d'un autre monde qui se présente à lui en chair et en os. Nous voulons parler du célèbre

(1) Dieu est en nous, nous sentons son feu qui nous brûle.

(2) Il est bien entendu que par le mot incarnation nous ne comprenons qu'un acte naturel de réincarnation.

physicien d'Outre-Manche: William Crookes, de l'Institut de Londres (1). Quand nous voyons l'esprit d'Annie Morgan se matérialiser par l'intermédiaire de son médium Miss Cook, et venir, pendant trois années consécutives, se soumettre aux expériences de M. Crookes, puis enfin partir en disant à l'assemblée de ses croyants fidèles, d'un air triste et fatigué: « Adieu! ma mission est accomplie; que Dieu vous bénisse! » alors la foi s'incrute en nous aussi fortement qu'une molécule d'oxygène de l'air s'incrute à toute autre pour former un corps visible et tangible. Alors il nous est impossible de douter de la mission du Christ. Mais celle-là c'était une mission supérieure.

Le malheur, le grand malheur, c'est que l'espèce humaine, ignorante et faible, encore tout enveloppée dans les langes de l'enfance, abîmée devant tant de grandeur, a fait du messie de Dieu: Dieu lui-même.

Vous qui aimez et qui pensez, dites! est-il rien de plus beau que cette grande et noble figure du Christ, nous donnant la clef de tout ce qui passait pour mystères, de cet Être divin qui, de sa propre volonté, vient nous apprendre à mépriser la souffrance et la mort en étendant lui-même ses deux mains sur la croix. N'était-ce pas nous dire: « *La vie n'est qu'un grand sacrifice.* » Déjà, dans le symbole incompris de la communion, ne l'avait-il pas fait entendre à ses disciples que tous les êtres de la nature sont solidaires les uns des autres et que la vie naît de la mort? Écoutons encore Prosper Enfantin méditant ce beau symbole:

« Mangez, ceci est ma chair; buvez, ceci est mon sang! quelle admirable révélation de la communion de la vie universelle! « Pourquoi jusqu'ici n'a-t-elle pas été comprise? parce qu'elle a « été enseignée comme un fait exceptionnel, extraordinaire, divin, « et comme le symbole de la communion de l'homme avec Dieu, « abstraction faite de sa communion avec ses frères, avec la nature « entière, avec le pain et le vin universels. On ne l'a pas comprise, « précisément parce qu'on en a fait la pâture de la personnalité; « parce que, par elle, on a enfermé l'homme seul à seul avec « Dieu, tandis qu'il ne peut s'élever vers Lui, se rapprocher de Lui « (sans jamais L'atteindre) que par sa communion avec cet autre « moitié de lui-même, sans laquelle il est privé de vie: LE PRO- « CHAIN.

« Non, ce n'était pas un symbole unique, c'était le fait universel « de vie; c'était le type général, commun de tout être; c'était la « formule révélatrice du mystère de toute existence; c'était l'en- « seignement de l'amour du prochain comme de soi-même, pas- « sion qui, seule, conduit à l'amour de Dieu; car l'amour de Dieu « sans l'amour du prochain n'est que l'IDOLATRIE DE SOI-MÊME (2). »

(1) *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* par Crookes, un beau volume relié, prix: 2 fr. 50 cent.

(2) Prosper Enfantin, *la Vie éternelle*.

XX.

Mais reprenons notre sujet.

Il est aussi facile de comprendre qu'une fougère un jour puisse devenir un chêne qu'un lion devenir un homme. Il suffit pour cela d'admettre une loi créée d'avance et développant naturellement, sans solutions de continuité, la série de tous ses termes de transformation; absolument comme on voit en mathématique un point décrire imperturbablement la courbe à laquelle il est lié par sa formule; comme on voit la terre, par exemple, décrire autour du soleil son ellipse dont la trajectoire, immuable et fixe, est à jamais déterminée par la loi qui lui donne sa forme. « Tous les êtres, dit « Goethe, le grand poète allemand, d'abord confondus dans un état « de parenté où ils se différenciaient à peine les uns des autres, sont « peu à peu devenus plantes et animaux, en se perfectionnant dans « deux directions opposées pour aboutir, les unes à l'arbre durable « et immobile, les autres à l'homme qui représente le plus haut degré « de mobilité et de liberté. » Il suffit d'admettre que l'âme, à son début (ou plutôt son périsprit, car l'âme suivant nous ne se forme que plus tard, dans l'homme), est instinct, puissance et volonté. D'ailleurs il faut bien s'imaginer que l'intelligence d'un être ne dépend aucunement de sa masse; la fourmi a tout autant d'intelligence que l'éléphant et même plus. La masse ne dépend en réalité que de la plus ou moins grande quantité de force vitale que possède un être.

Nous pouvons, pour fixer notre intelligence au sujet de ces êtres qui vont sans cesse composant leur forme nouvelle avec les éléments qui ont constitué leurs formes anciennes, nous pouvons nous appuyer sur un phénomène qui se passe à chaque instant sous nos yeux: celui de la chenille qui, sans même mourir, pendant la courte durée d'un simple sommeil, passe de l'état de larve à celui de papillon et change complètement, non-seulement de forme, mais aussi de nature, puisque sa manière de vivre dans l'air et de se nourrir du suc et du parfum des fleurs est toute nouvelle et toute différente. Ne voilà-t-il pas devant nous une Forme nouvelle qui vient de se matérialiser avec tous les éléments de sa forme antérieure? Quel bel exemple, bien digne de méditation, de métamorphose inconsciente!

Il y a unité dans la création, et ce même phénomène de la transfiguration de la chenille a lieu pour toute espèce d'Être; sa mort n'est qu'un réveil pendant lequel le corps qu'il avait se décompose, afin de lui permettre de prendre un corps nouveau en modifiant sa forme. Il en est de même pour nous, humains toujours mortels et toujours perfectibles; à chaque mort nous jetons notre vieille défroque et nous redevenons libres dans l'espace pour reprendre bientôt un corps nouveau qui, pour que Dieu soit juste, doit dépendre et dépendra de la valeur de notre âme à notre mort. Et voilà pourquoi, loin de nous attrister et de verser des larmes lorsque

l'un de nous meurt, il vaudrait mieux nous réjouir et prier. Nos prières et nos vœux sympathiques l'aideront à monter et devenir meilleur.

Et maintenant nous pouvons mieux comprendre cette pensée de M. Renan (Revue de mai 1878, page 164) : « Et comme un vaste cœur débordant d'un amour *impuissant et vague*, l'univers est « sans cesse dans la douleur des transformations. » Cet amour-là, que tous nous pouvons bien constater, est vague chez l'animal, mais il devient ardent et créateur chez l'homme, et à coup sûr, il n'est jamais impuissant.

Non, rien ne se perd dans la nature, rien, absolument rien. On la voit travailler sans cesse et sans répit à une fin certaine, et la vie éternelle de chaque être se compose d'éternelles résurrections. Le corps rend à la planète ses éléments matériels : phosphore, azote, oxygène, hydrogène et carbone ; et le périsprit, qui contient l'âme, reste libre, tout prêt à assimiler de nouveaux éléments pour une forme nouvelle. L'âme primitive n'est en réalité qu'un être ignorant, doué d'intelligence et de volonté, qui se développe suivant le milieu dans lequel il se trouve et qui se perfectionne par l'expérience, avec le temps, dans l'éternité. Elle travaille *inconsciemment* d'abord jusqu'à ce qu'un jour elle se connaisse elle-même et passe à l'état conscient. Alors commence à naître le sens moral, et c'est à partir de ce moment seulement qu'elle devient responsable de ses actes devant Dieu et que l'on peut dire *qu'elle a le droit de prendre vraiment le nom d'âme*. Et c'est alors que se conçoit la belle idée de Platon :

Le désir fait croître les ailes de l'âme.

Mais il faut absolument conclure aussi de là qu'il y a des hommes qui n'ont pas d'âmes, qui (embranchement des vertébrés, famille des mammifères, ordre des singes), n'ayant qu'un périsprit uniquement doué d'appétits matériels, reviennent se réincarner dans des êtres humains de nature inférieure. « *Beaucoup d'appelés, peu d'élus.* »

Ici trouve naturellement sa place un article que nous extrayons d'un journal spiritualiste de Marseille. Nous l'offrons à la méditation du philosophe ; il peut, en élevant nos pensées vers les sphères de l'infini, servir à fixer nos idées et nous aider à nous familiariser avec ces transformations infinies de la matière (1).

« D'où sort le corps ? De la décomposition du corps. D'où sort l'âme (périsprit) ? De la décomposition des âmes. D'où sort l'esprit ? De nulle part... L'esprit a toujours été et sera toujours ; *il est une partie indivisible du concepteur universel*. Quand l'Esprit, qui tend toujours à monter, a épuisé pour son propre compte, toutes les formes de la matière tangible, laquelle se divise en trois règnes : « minéral, végétal et animal, il entre dans les trois phases fluidi-

(1) Cet article est signé Barilat.

« ques : gazeuze, lumineuse, électrique. Ses nouvelles enveloppes, « au lieu d'être corps opaques sont corps gazeux ou lumineux, selon « que l'esprit habite des planètes ou des soleils.

« Le corps charnel ayant rendu toutes ses molécules au grand « Tout matériel chargé de recomposer d'autres corps, l'Esprit se « fait alors des enveloppes de substances plus éthérées mais qui « n'en sont pas moins matérielles bien qu'impalpables au toucher « de nos sens grossiers. C'est sous ces formes électro-magnétiques, « splendides et lumineuses, que l'esprit visite tous les univers pon- « dérables en y faisant sa part de travail. Des millions de siècles ne « suffiraient pas à dénombrer tous ces pèlerinages qui lui font gra- « vir l'une des spirales de la création sans fin ni commencement. « Quand il a terminé sa tâche dans ces univers inférieurs, ainsi « qu'il a jeté sa dernière dépouille charnelle au grand Tout maté- « riel, il jette également sa dernière âme (périsprit) au grand Tout « fluïdique. C'est alors aussi qu'il entre dans les phases des univers « spirituels, bercé par irradiation de l'éternité dont le créateur est « le centre et dont les rayonnements aboutissent à toutes les créa- « tures. Voilà pourquoi l'Esprit a son libre arbitre tout en faisant « partie intrinsèque de Dieu UN ET INDIVISIBLE.

« L'homme a été placé sur cette terre, qui n'est qu'un sphé- « roïde infime, pour en triturer la matière; il est chargé par le « créateur, et à son insu, de la luméfier et l'épurer. A son tour, le « sublime ordonnateur des choses, de par sa toute-puissance, place « dans chaque partie opaque le germe spirituel, ce qui fait circuler « la vie de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

« L'homme est le point culminant de la création terrestre, et « pourtant il n'est qu'un ciron en comparaison de l'être culminant « des sphères supérieures à la terre. De même, ce dernier est une « créature inférieure aux esprits habitant les soleils qui dominent « le nôtre. Ceux-ci, à leur tour, n'atteignent pas à la perfection « des Esprits purs, lesquels voyagent librement dans les régions « ascendantes qui dominent les univers tangibles et intangibles. « Et cependant, ces esprits quintessenciés, sont encore à une dis- « tance incommensurable de Dieu; ils ne sont encore que dans une « faible partie de l'éternité. » (A suivre.) RENÉ CAILLIÉ.

NOTA. — Ces idées sont personnelles à l'auteur.

Le Spiritisme en Sicile.

Messieurs. Notre petit groupe spirite qui est le seul qui existe dans l'île de Sicile, fait de grands progrès; nous avons déjà trois médiums écrivains très-remarquables, dont l'un est entièrement mécanique; puis, deux médiums en formation qui promettent beaucoup; outre cela, un médium guérisseur qui a déjà opéré pour ainsi dire des miracles, et qui, sous peu, mettra notre ville en émoi.

Le médium François Fleres, est intuitif-parlant et mécanique en même temps, car sa main, en parlant, est poussée sur une table alphabétique. Les Esprits les plus élevés se sont communiqués par

lui, et l'un d'eux a déclaré, dans sa dernière communication, que s'il avait eu en son temps un médium aussi remarquable, il en aurait été très-satisfait.

Ce médium a été dernièrement prié de ne plus venir à notre groupe par les Esprits mêmes, à cause de son orgueil et de sa présomption. Il ne peut et ne doit plus faire partie de notre société. C'est grand dommage!

Il m'est aussi agréable de vous informer que nous avons été dernièrement honorés de la visite du médium le plus remarquable de l'Italie méridionale. C'est un Calabrais de Radicena, M. François Sofia. Ce jeune homme, d'une trentaine d'années environ, d'une figure sympathique, est né médium; par sa faculté, il a révolutionné son pays, Radicena, et tous les villages environnants, qui sont spirites sans en connaître la doctrine ni la morale qui en découle.

Le médium Sofia n'a jamais lu les œuvres d'Allan Kardec. Il est guidé par l'Esprit Home et nous avons assisté dernièrement aux phénomènes physiques les plus surprenants, entre'autres, la pluie, une véritable pluie dans une chambre close de tous les côtés. Ce jeune homme est aussi médium psychographe; l'esprit de Martin Luther lui a dicté une œuvre de la plus haute portée philosophique, que Sofia publiera probablement. Il nous a promis de revenir pour nous faire voir, si cela lui est accordé, d'autres phénomènes physiques encore plus surprenants; tels que les phénomènes d'apports et d'apparition d'une lumière solaire dans la chambre.

Si vous croyez utile de faire mention dans votre Revue de tout ce que je viens de vous communiquer, vous pouvez le faire librement, en signant l'article de mon nom; le monde spirite saura ainsi que, même en Sicile, la doctrine spirite a ses adeptes qui ne craignent ni le ridicule que déversent les ignorants, ni celui des présomptueux, ni les foudres du clergé.

A propos de clergé j'oubliais de vous dire que, à Catane, j'ai, ces derniers jours, connu un prêtre appelé Giuseppe Djello, qui est médium voyant et psychographe; il m'a assuré qu'il a opéré la matérialisation des Esprits, ce qui m'a été confirmé par des témoins oculaires. Ce médium n'a jamais étudié la doctrine et Allan Kardec est pour lui un inconnu. Des esprits-démons, dit-il, l'environnent et l'obsèdent dans ce moment.

A vous, L. ROTELLA, Libraire-éditeur.

Expériences du professeur Zöllner avec le Dr Slade.

(SUITE.)

(Voir la Revue de février 1879.)

Un essai pour avoir des marques de pied réussit sans le toucher de Slade: M. Zöllner mit des feuilles de papier préparées avec du noir de lampe, à l'intérieur d'une ardoise pliante. Il fit observer à Slade que, si sa théorie de l'existence des êtres de la quatrième dimension de l'espace était correcte, de tels êtres devaient être capables de produire des empreintes de pied dans une

ardoise fermée aussi bien que sur une ouverte ; Slade répliqua qu'il croyait la chose impossible, tout en consentant à l'essayer. M. Zöllner mit l'ardoise sur ses genoux, afin de la tenir sous sa vue. Cinq minutes après, dans une chambre bien éclairée, toutes les mains étant sur la table, M. Zöllner remarqua qu'il avait senti, à deux reprises, une pression sur l'ardoise déposée sur ses genoux ; il affirma qu'il n'avait rien vu. Trois coups dans la table ayant annoncé que tout était fini, on ouvrit l'ardoise et deux empreintes, l'une d'un pied droit, l'autre d'un pied gauche, furent trouvées sur le papier disposé de chaque côté de l'ardoise.

Le professeur Zöllner ajoute : Mes lecteurs peuvent juger par eux-mêmes qu'il m'est impossible, après avoir été témoin de ces faits, de considérer Slade comme un imposteur ou un prestidigitateur. L'étonnement de Slade, après ce dernier résultat, était même plus grand que le mien. Quelque jugement que l'on ait sur ma théorie de l'existence des êtres de la quatrième dimension de l'espace, il ne peut être dit qu'il soit inutile de s'occuper des recherches qui concernent la phénoménalité spirite.

Passant sur les essais tendant à la négation de ces phénomènes faits par des professeurs et l'attitude hostile de certains hommes de science, tels que Heinholtz et Virchow, nous arrivons aux expériences relatées dans le troisième volume des *Abhandlungen*, mai 1878.

Les expériences décrites antérieurement dans la Revue, obtenues avec des cordes lisses qui se trouvèrent nouées, suggèrent deux explications, selon que l'on suppose un espace de troisième ou de quatrième dimension : dans le premier cas, il doit y avoir eu ce qu'on appelle un passage de la matière à travers la matière, ou, en d'autres mots, les molécules dont la corde est composée, doivent avoir été séparées en certains endroits, et la seconde portion de la corde qui est passée à travers la première, est de nouveau unie sans solution de continuité, malgré les nœuds. Dans le second cas, la manipulation de la corde flexible étant, selon ma théorie, sujette aux lois d'une région de l'espace, lois de la quatrième dimension, une telle désagrégation et réagrégation de molécules ne serait pas nécessaire. La corde, néanmoins, subirait pendant l'opération une somme de torsion visible une fois les nœuds réalisés.

L'expérience qui eut lieu le 8 mai de cette année, dans une séance qui dura un quart d'heure, dans une chambre bien éclairée, fournit une réponse à la question ci-dessus, en faveur de la théorie de la quatrième dimension, sans la séparation des molécules matérielles.

Voici comment l'expérience se fit : « Je pris deux bandes coupées dans un cuir souple, 44 centimètres de long sur cinq à dix millimètres de large ; j'attachai ensemble le bout de chacune d'elles et je les scellai avec mon propre sceau. Les deux bandes de cuir furent déposées séparément sur la table à jeu, je tenais mes mains

sur les bandes. Slade, qui se trouvait à mon côté gauche, plaça sa main droite doucement sur les miennes, il assurait qu'il voyait des lumières s'échapper de mes mains, et qu'il pouvait sentir un vent frais au-dessus d'elles. Je sentais le vent, mais je ne pouvais voir les lumières. Alors que je sentais encore distinctement la fraîche brise, et que les mains de Slade ne touchaient pas les miennes, mais se trouvaient éloignées d'elles à une distance de deux ou trois décimètres, je sentis un mouvement des bandes de cuir sous mes mains; trois coups furent frappés dans la table, et en ôtant mes mains, les deux bandes de cuir se trouvèrent nouées ensemble. La torsion du cuir est vue distinctement dans la photographie qui figure à la fin du volume III, les bandes restèrent sous mes mains au plus pendant trois minutes.»

M. Zöllner relate plusieurs faits d'objets apportés d'une manière anormale à ceux qui assistaient aux séances du médium. On remarqua des morceaux de bois et de charbon qui descendaient du plafond, et, un jour, un livre qui se trouvait sur une ardoise tenue sous le bord de la table, fut enlevé de sa position pour descendre environ cinq minutes après, mais dans une ligne oblique.

Le cas le plus frappant fut celui d'une petite table ronde, qui, se trouvant un peu au-delà de celle à laquelle Slade et Zöllner étaient assis, se transporta graduellement de leur côté, et se posa d'elle-même obliquement sur le plancher et à leurs pieds. Elle s'évanouit alors, et quelques minutes après on la vit descendre du plafond sur la table à laquelle on était assis. Pour plus de détails sur ce remarquable phénomène, nous renvoyons nos lecteurs aux *Wiss. Abh.*, vol. m, p. 917.

Le professeur s'était procuré deux anneaux, l'un en bois de chêne, l'autre en bois d'aulne, tournés d'une seule pièce. Le diamètre extérieur des anneaux était de 105 millimètres; l'intérieur de 74 millimètres. Il se procura, en outre, une longue bande de vessie, coupée dans une pièce entière sans brisures, ou pointures, formant une espèce de corde ou de bande sans fin.

« Le 9 mai, à sept heures du soir, j'étais seul avec Slade dans la chambre habituelle des séances. Un vent frais ayant soufflé tout l'après-midi, le ciel était remarquablement clair, et la chambre, qui avait vue sur l'ouest, était brillamment éclairée par le soleil couchant. Les deux anneaux de bois et la bande de vessie mentionnés ci-dessus étaient enfilés dans une corde à violon d'un millimètre d'épaisseur sur 1 mètre 5 cent. de longueur. Les deux bouts de la corde à violon furent liés ensemble par moi par un nœud, et ensuite, comme pour les cordons, assurés avec mon propre cachet.

« Assis à la table, je plaçai mes deux mains sur le bout supérieur de la corde à violon cacheté, comme il est montré par la gravure en taille-douce, reproduction d'une photographie d'après nature. La petite table ronde, dont il a été déjà question, était placée un peu après notre entrée dans la chambre, dans la position montrée par le dessin.

« Après quelques minutes d'intervalle, pendant lesquelles Slade assura qu'il voyait comme à l'ordinaire pendant les manifestations physiques, des lumières, une légère odeur de brûlé se répandit dans la chambre; elle semblait provenir du dessous de la table, et rappelait quelque peu l'odeur de l'acide sulfurique. Nous entendîmes à la petite table ronde placée en face de nous, un bruit comme si des pièces de bois tapotaient l'une contre l'autre. Je demandai s'il fallait clore la séance, et le tapotement fut répété trois fois de suite. Nous nous levâmes pour nous rendre compte du bruit qui s'était fait à la table ronde, et, à notre grand étonnement, nous trouvâmes les deux anneaux de bois qui, environ six minutes auparavant, étaient enfilés dans la corde à violon, encerclaient la jambe de la petite table et en un parfait état. La corde à violon était liée par deux nœuds lâches, à travers lesquels la bande de vessie pendait intacte.

« Immédiatement après la séance, ... Slade tomba en transe comme cela lui arrive fréquemment, et il nous informa que les êtres invisibles qui l'entouraient avaient essayé, selon mon désir, de faire quelques nœuds dans la bande sans fin, mais qu'ils avaient été forcés d'y renoncer parce que la bande menaçait de fondre pendant l'opération, sous le grand accroissement de température, et que nous pourrions nous en apercevoir par une marque blanche qui se trouvait sur la bande.

« Ayant pris la bande dans mes mains, et l'ayant tenue jusqu'au moment où Slade me fit cette communication, j'avais un grand intérêt à vérifier sur-le-champ son assertion. Il y avait, en effet, une tache blanche comme il l'avait indiqué, et lorsque nous prîmes une autre pièce de la même matière et que nous la tinmes au-dessus d'une bougie allumée, l'accroissement de température eut pour effet de produire précisément la même marque blanche. Ce fait, rapproché de l'odeur de brûlé senti pendant la séance, aussi bien que l'accroissement de température dans une expérience précédente (relatée p. 925, *Wiss. Abh.*) est digne de nous porter à d'autres expériences avec les mouvements des corps de la quatrième dimension....

« De ce qui précède on peut encore conclure ceci: que mes expériences préparées ne réussirent pas de la manière prévue. Par exemple, les deux anneaux de bois ne furent pas entrelacés ensemble, mais au lieu de cela, furent transférés de la corde à violon cachetée, autour du pied de la table ronde en bouleau. Le cachet ne fut pas détaché, ni le sommet de la table ôté, et tout cela reste encore fermement attaché. »

Le professeur Zöllner conclut par quelques remarques sur la nécessité d'une passivité complète de la part de l'observateur, relativement aux conditions sous lesquelles ces manifestations se présentent; il fait ressortir que leur variété inopinée, et le fait que les mêmes choses ne sont pas répétées à volonté, même lorsqu'elles sont grandement désirées par les assistants, sont des arguments

•

complémentaires pour que Slade ne soit pas accusé de les produire lui-même, tandis qu'un prestidigitateur a toujours le plus grand succès avec les mêmes tours souvent répétés. La même règle s'applique ici comme dans toute œuvre scientifique. L'impartial et froid observateur, qui épie patiemment les opérations de la nature, est vraisemblablement plus près d'être récompensé que celui qui les trouble en essayant d'imposer ses propres conditions. Comme le dit Goethe : « La nature se cache elle-même, voilant sa beauté sous un jour mystérieux, et quand elle ne veut pas livrer ses secrets, ni vis, ni leviers ne peuvent prévaloir contre elle. »

NOTA. — Ces réflexions appartiennent à un froid, sévère et véritable investigateur; spiritites, remercions le savant Zöllner, et suivons son exemple. La modestie, la mesure, l'humilité, doivent être notre règle pendant nos interrogations à tout ce qui est problème à résoudre.

Considérations sur le Matérialisme.

1^o. AU POINT DE VUE DE SES ASSERTIONS.

J'ai beaucoup parlé, dans ce qui précède, de mécanismes, d'organismes, et par conséquent de choses matérielles. Or il ne faudrait pas qu'on pût se méprendre sur le fond de ma pensée, et qu'on induisit de là que, dans le phénomène humain et vivant, je ne veux voir que le jeu de la matière. Avant d'aller plus loin, quelques explications à ce sujet me paraissent nécessaires.

Que de la matière se trouve dans les phénomènes de la vie, c'est incontestable; le corps de la créature l'atteste suffisamment. Même dans le sentiment religieux, l'idée matérielle est étroitement unie au plus pur mysticisme, puisque le grand Révéléateur s'est fait homme, et que le tableau des mérites du Christ est inséparable du récit de ses souffrances corporelles. Mais que dans les actes de la vie il n'existe que matière, c'est ce que je ne saurais admettre, et je l'ai suffisamment répété, que lorsqu'il me sera prouvé que le principe agissant, le principe animique et intelligent, le principe de la pensée est lui-même d'essence matérielle.

Qu'on ait affirmé cette matérialité, qu'on l'ait reproduite sur tous les tons, je n'en disconviens pas. Que ce soit l'opinion de quelques esprits coupables de vanité et d'irréflexion plus encore que de mauvaise foi, je le veux bien. Mais qu'une si étrange doctrine ait été autrement justifiée que par des assertions aussi vagues dans la forme que peu scientifiques dans le fond, c'est ce que je ne saurais admettre.

Au reste ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que toutes les fois qu'un matérialiste a essayé d'appuyer son opinion sur des faits ou des analogies se rattachant aux fonctions purement matérielles de nos organes, il s'est presque immédiatement trouvé un autre matérialiste qui a pris à tâche de prouver au premier le peu de fondement de ses essais démonstratifs; de telle sorte qu'on peut dire avec

une grande vérité qu'il n'y a pas de plus ardent contradicteur des opinions matérialistes, au point de vue purement didactique, que le matérialisme lui-même. C'est d'ailleurs là le propre de toutes les doctrines qui ne reposent pas sur des données précises, certaines. Chacun de ceux qui s'en occupent veut avoir le dernier mot, et il y est autorisé par ce défaut même de précision ; mais, de l'aveu même des intéressés, ce dernier mot jusqu'à présent a toujours été une erreur. Ne nous inquiétons donc pas outre mesure de ce qui pourra se dire et se faire en un tel sujet et soyons convaincus que les partisans eux-mêmes de la doctrine se chargeront de scruter à fond, de critiquer, de démolir au besoin les bases toujours hypothétiques sur lesquelles on chercherait à l'édifier.

Et pourquoi cela ? Parce que les esprits vraiment sérieux, (inutile de parler des autres) qu'anime une foi, il est vrai aveugle sur certains points, mais très-sincère, pour être matérialistes, n'en sont pas moins hommes de science, et qu'ils ne consentiront jamais à ce que la science, objet de leur amour et de leur vénération, soit mise à contribution pour étayer des incertitudes, au risque de ne plus être écoutée et respectée dans ce qu'elle a de certain. Telle est au fond la meilleure sauvegarde contre les doctrines purement hypothétiques. Le progrès scientifique sera toujours le plus redoutable adversaire des fictions.

C'est ainsi, pour en citer un exemple, que lorsque Ch. Vogt a avancé que la pensée est au cerveau ce que la bile est au foie, ou l'urine aux reins, son confrère en matérialisme, Büchner, n'a pas manqué de lui faire remarquer que les produits du foie et des reins sont des matières tangibles, pondérables, visibles et que la pensée ne l'est pas. Que d'ailleurs, au point de vue purement scientifique, il est assez peu légitime de faire marcher de pair l'urine qui est un rejet de l'alimentation avec la bile qui en est plutôt un préparatif.

Mais Büchner, après avoir réfuté Vogt, en s'appuyant sur le fait méconnu par son antagoniste, et cependant si évident, que la pensée ne saurait être considérée comme matière, ne s'en est trouvé que bien plus embarrassé lorsque, avec un tel point de départ, il a cependant voulu attribuer à la pensée une origine exclusivement matérielle ; il est facile d'en juger par ses propres paroles, voici en effet comment il s'exprime :

« La pensée, dit-il, l'esprit ou l'âme n'ont rien de matériel, ce n'est pas de la matière ; mais c'est un ensemble complexe de forces hétérogènes formant une unité ; c'est l'effet d'une action concomitante de beaucoup de substances matérielles douées de forces ou de propriétés. »

Ce sont là des énonciations, je n'ose pas dire des définitions, tant les termes sont singuliers et l'idée peu précise qui, en vérité n'apprennent absolument rien. Pour moi je n'y trouve que confusion et même contradiction. Car le premier membre de phrase affirme que par elle-même la pensée est un ensemble de forces et par conséquent une cause, tandis que, d'après le second elle serait le ré-

sultat d'une action concomitante de beaucoup de substances matérielles et par suite un effet, ce qui, à première vue, paraît s'accorder assez peu et exigerait tout au moins une explication. Mais n'insistons pas pour le moment et poursuivons.

Que l'idée de pensée, comme celle de toute propriété, de tout événement, de toute circonstance qui ne se manifestait pas il y a un instant, et qui se manifeste actuellement, soit inséparable de celle de force c'est ce que tout le monde à coup sûr sera disposé à admettre. Mais le grand intérêt consiste à savoir ce que sont ces forces; à reconnaître s'il est possible de les considérer comme étant de même nature que celles que nous observons et utilisons tous les jours, comme étant des forces physiques terrestres en un mot. Car dès l'instant que les matérialistes rejettent la coexistence dans le corps de l'homme d'un principe d'une nature spéciale, animique, spirituel, on est bien obligé d'admettre que les forces physiques sont seules possibles; mais de plus, comme nous ne saurions par nous même créer une force quelle qu'elle soit, il faut nécessairement que chez l'homme toute force lui vienne, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, de l'extérieur, et, qu'on le remarque bien, d'un extérieur purement terrestre; c'est d'ailleurs ainsi que les choses se passent pour l'entière catégorie des êtres inorganiques. Or, tandis que, avec l'existence du principe animique spirituel, rien n'est plus facile à comprendre que le caractère exclusivement distinctif du règne animal, je cherche vainement où les matérialistes pourront trouver les éléments d'une séparation nette et tranchée entre ce règne et les autres. Quoi qu'il en soit, sans nous étendre davantage sur cet ordre de considérations qui a bien son importance et sur lequel nous ne manquerons pas de revenir dans la suite, rejeté, comme nous le sommes, sur le terrain exclusif des forces physiques, nous nous bornerons à dire: qu'on nous montre donc une de ces forces donnant naissance à la pensée telle qu'elle se produit chez l'homme avec toutes ses variétés, dans toute son étendue, et nous prendrons condamnation. Jusque là nous serons autorisé à ne voir dans la doctrine du matérialisme que de pures hypothèses, que des assertions non justifiées.

Qu'on veuille bien réfléchir, nous ne cesserons de le répéter, qu'une machine n'est qu'un véhicule, un moyen de transmission de la force qui marche; mais elle n'est pas la force elle-même; elle la subit, elle n'en est pas en quoi que ce soit la représentation directe ou indirecte, totale ou partielle. Ce sont deux natures essentiellement distinctes, car il est interdit à l'une d'engendrer par elle-même la plus petite action dynamique, tandis qu'il est prescrit à l'autre de n'en produire que de cette sorte. Y a-t-il, je le demande, contraste plus frappant?

Ainsi pour en donner des exemples qui, par leur vulgarité même, n'en sont que plus démonstratifs: une route n'est pas plus le cheval qui la parcourt, que le chemin de fer n'est la locomotive qui roule sur les rails, que le fil télégraphique n'est l'électricité qu'il transporte.

La machine pourra bien, en vertu des résistances matérielles qu'elle oppose à la force, user une partie de celle-ci dans son passage et en réduire l'intensité; elle pourra encore, en vertu de la spécialité de ses dispositions, imprimer à la force à sa sortie une direction plutôt qu'une autre; mais si notre esprit comprend que la machine, être essentiellement matériel et passif, peut, en vertu même de cette passivité, devenir une cause d'atténuation dans la quantité des efforts mouvants qui la parcourent, s'il comprend encore qu'à la sortie de la force, la machine peut diriger son impulsion dans des routes différentes, ainsi que nous en avons donné des exemples à l'article II, comment pourrait-il attribuer à ce qui n'est que passif la puissance de changer la nature des choses, c'est-à-dire d'effectuer une opération qui réveille en nous l'idée d'une prodigieuse et suprême activité. Or cette activité où la trouvez-vous dans une machine? Est-ce, par exemple, la route inerte qui, modifiant la constitution de la force animale du cheval, la transmutera en celle de la force de la vapeur? Sont-ce des barres de fer immobiles sur le sol qui auront le privilège, au lieu d'une locomotive que nous avons au départ, de nous donner un cheval à l'arrivée? Etant donc bien compris qu'une machine n'est qu'un véhicule pour la force, comment voulez-vous qu'elle vous donne à la sortie autre chose que ce qu'elle a reçu, autre chose que ce qu'elle a laissé passer.

Plus on y réfléchit, plus on reconnaît que, si la raison de l'homme l'a conduit à la conception, d'ailleurs très-simple, d'une intelligence supérieure qui a fait don à la créature de la sienne propre, il faudrait, cette conception étant écartée, recourir à des idées autrement compliquées qu'elle pour comprendre la possibilité de ce qui se passe en nous et autour de nous; il faudrait supposer la matière douée de facultés bien plus puissantes que celles départies à l'homme, puisque la matière pourrait changer la nature des choses et que nous ne le pouvons pas. L'immaltérabilité de cette nature ne se présente-t-elle pas à nous comme la condition la plus indispensable de la stabilité et de l'équilibre des mondes. Avec elle, il ne fallait plus que des lois directrices constantes pour que tout fût régulièrement organisé, et c'est bien ainsi que la science nous apprend que le monde marche; sans elle, la transmutation incessante des substances les unes dans les autres entraînerait la modification non moins incessante des lois régulatrices. De sorte que ce n'eût plus été dans l'harmonie de l'ordre mais dans le tourbillon de l'éternelle tempête que l'homme aurait évolué.

Quoi qu'on dise, les grandes œuvres de la création, le temps, l'espace, la force, la matière, la pensée ne se transmuteront pas les uns dans les autres; à chacun son rôle, à chacun son essence, à chacun son immuable unité. Sans doute notre esprit conçoit qu'il existe entre eux des rapports et il est impossible qu'il n'y en ait pas; car Dieu a eu un but et dès-lors d'inévitables et mutuelles dépendances doivent se trouver entre les éléments qui concourent à la

réalisation des desseins du Créateur. La connaissance de ces rapports, bien au-dessus de toutes nos connaissances humaines, constitue la science suprême, et nous pouvons Espérer que ses secrets seront successivement révélés aux Esprits qui s'en seront montrés dignes. Mais, en attendant, c'est précisément parce que l'homme comprend qu'il existe des rapports nécessaires entre les choses créées que celles-ci sont immuables, car la nécessité d'un rapport déterminé disparaît dès l'instant que les termes entre lesquels il doit exister sont variables. Ce serait tomber dans la plus étrange confusion, ce serait supposer un tout autre ordre de création que le nôtre, dont il nous est impossible d'avoir l'idée, et dont par conséquent il serait aussi puéril que stérile de s'occuper, que d'admettre que les diverses unités d'essence que nous venons d'indiquer ne sont pas distinctes, spécifiques, incommutables. Dans un tel ordre de conception, nous ne discuterions plus sur le monde tel qu'il est, nous ne pourrions que parler du monde tel qu'il n'est pas. Dès lors ce ne serait pas la logique, ce serait la fiction qui deviendrait la règle universelle, la directrice souveraine de l'entendement humain.

Reprenant la discussion précédente, nous reconnaitrons donc qu'une machine, par ses résistances, peut user la force qui la traverse, qu'elle peut, par ses dispositions, lui imposer une direction déterminée à sa sortie. Quant à la faculté qu'elle aurait de changer la nature de cette force, je l'ignore, car je ne vois rien dans la machine, qui non-seulement puisse être le moyen d'effectuer une telle opération, mais encore servir de prétexte pour la faire considérer comme possible. Au point de vue scientifique ce sont là les colonnes d'Hercule du matérialisme, et ce n'est pas à la fin de la course, c'est dès le début qu'elles se dressent. Qu'il nous apprenne à les franchir et nous pourrions le suivre. Mais pour cela il ne doit pas se prélasser dans la commode quiétude des assertions, il doit résolument entrer dans la sphère d'activité du raisonnement et des preuves. S'il ne peut aboutir, qu'il se résigne. Comment en effet serait-il légitimement autorisé à s'imposer aux autres, alors qu'il est condamné lui-même à l'impuissance ?

S'il nous est permis d'avoir quelques renseignements sur la force, ce n'est que dans les effets produits qu'il sera raisonnable de les chercher, parce qu'ici du moins, quant à la nature des choses, il existe une relation obligée entre les deux termes. Or si dans les effets observés sur l'homme, qui sont les actes de la vie même, on n'en trouvait pas d'autres que ceux qui sont la conséquence des forces physiques connues, je serais bien obligé de reconnaître que c'est dans la catégorie de ces dernières qu'il faut placer le principe de la vie. Aussi a-t-il été possible à nos artistes d'imiter les cris des animaux, leurs gestes, la voix humaine, le perroquet même, dans ce dernier cas, pourrait suffire. Mais si ces effets sont tout autres, si parmi les forces physiques je n'en trouve aucune qui soit capable de produire les actes mêmes et tous les actes de la vie, avec leur spon-

tanéité et leur diversité, avec leurs actions et leurs réactions, avec leurs relations directes ou réfléchies soit sur nos propres pensées soit sur celles des autres, avec ces sympathies et ces antipathies mystérieuses subitement improvisées ou lentement acquises, forcément subies, mais si souvent incomprises tant par nous-mêmes que par les autres, ne serai-je pas obligé de reconnaître que c'est ailleurs que dans le domaine des forces physiques qu'il faut chercher ce qu'est ce principe dont les actes de la vie sont la conséquence nécessaire. .

(A suivre.) C. L.

Enterrement d'une spirite.

(La Petite Gironde, 8 novembre 1878.)

Mercredi, à deux heures, a eu lieu l'enterrement civil de M^{me} Roche. Huit cents personnes environ, parmi lesquelles beaucoup de dames, ont suivi le convoi funèbre. Cette dame était spirite.

Sur la tombe, au milieu du plus profond recueillement, M. Harivel a prononcé une touchante allocution dans laquelle il a fait l'éloge de M^{me} Roche. Après lui M. Maunay a prononcé le discours suivant :

« Citoyens et citoyennes, frères et sœurs,

« La mort nous groupe encore auprès d'une fosse brusquement entr'ouverte, et qui va se refermer pour jamais.

« Le fraternel empressement que met la population bordelaise à assister aux funérailles civiles prouve son progrès intellectuel. Elle comprend qu'une dépouille mortelle n'a pas besoin d'être décorée d'emblèmes religieux pour être honorée ! Elle comprend aussi qu'au-dessus du cadavre il y a un esprit qui, sans le secours de personne, peut remonter vers les sphères supérieures, desquelles il était un instant descendu, pour acquérir sur cette terre de souffrance et d'expiation l'horreur du mal et la pratique du bien.

« Ce progrès du peuple, citoyens et citoyennes, nous le devons aux grands initiateurs de la libre-pensée, à Voltaire, à Montesquieu, à beaucoup d'autres, mais surtout à Rousseau, qui, touché des misères du pauvre travailleur, voulut lui enseigner la force par la solidarité, en lui léguant, dans son *Contrat social*, ces sublimes paroles :

« Un pour tous, tous pour un. »

« Tous pour un ! Oh ! comme ces mots éveillent en nous le vif désir du retour des frères exilés dont les familles appellent les baisers et dont la France appelle le travail.

« Espérons pour eux en la République. La clémence doit être la seule arme des gouvernements forts. Chez les libres-penseurs, l'amour de l'humanité est intimement lié à celui de la liberté.

« Être libre-penseur, c'est croire à un créateur suprême, dont la puissance invisible harmonise si admirablement tout ce qui nous entoure et vers lequel l'humble intelligence qu'il nous a donnée doit toujours tendre à graviter par le perfectionnement. c'est-à-dire par la pratique de toutes les vertus.

« Être républicain, c'est vouloir la justice et le bien-être pour tous, c'est pardonner aux méchants et leur rendre le bien pour

le mal ; c'est donner de bons exemples qui évitent à nos frères des chutes funestes ; c'est tendre la main, pour les relever, à ceux qui sont tombés ; c'est enfin plaindre et secourir tous les malheureux !

« Voilà nos principes, citoyennes et citoyens ; puissent-ils ne pas tarder à convaincre ceux qui les combattent et les rallier à notre drapeau.

« Et vous, pauvres enfants, avec lesquels nous sommes venus pleurer une bonne mère, soyez forts contre la douleur de cette séparation, qui ne sera pas éternelle ; vous savez que l'Esprit de celle qui est dégagée va planer souvent au-dessus de vous pour vous bénir. Vous savez que la mort est un progrès, et que la tombe est le berceau de l'immortalité. »

Réponse du docteur Tony Durand au docteur Charcot.

Monsieur le Rédacteur,

Sachant combien le *Figaro* est toujours prêt à prêter appui aux causes justes, je viens vous demander l'hospitalité dans un petit coin de votre journal, désireux de répondre à votre article du 11 courant, relatif au *somnambulisme*, que le savant professeur, M. Charcot, vient de ressusciter, fait qui est plus merveilleux qu'une simple découverte, convenons-en ?

Oui, M. Charcot *ressuscite* le *somnambulisme*, puisqu'il avait été bien et dûment enterré en bonnes formes par l'Académie, sous le prétexte qu'il n'existait pas.

Convaincu de cette regrettable erreur académique, M. Charcot nous dit cependant, ou le fait dire par l'auteur de l'article en question : *que ce fait, qui n'existait pas avant lui, il l'a sorti néanmoins des mains des empiriques !*

Voilà un de ces quiproquos réellement inconcevables ; car, si M. Charcot a pris le *somnambulisme* des mains des empiriques, il ne l'a donc pas découvert, comme le disent les gens naïfs.

Dans ce cas, il reste tout simplement établi que les empiriques ont eu plus d'esprit que bien d'autres, puisqu'ils se sont consacrés à l'étude d'un phénomène resté *incontestable*, malgré les sentences contraires de la docte Académie.

Mais, puisqu'on nous affirme que M. Charcot a découvert le *somnambulisme*, examinons sa découverte :

O stupcur ! — Je m'aperçois que semblable au plus petit magnétiseur, le savant professeur obtient le *somnambulisme* par l'action du regard, par les passes ; cependant, où l'on trouve quelque innovation, c'est dans l'emploi de la lumière électrique, des vibrations d'un fort diapason.

Eh bien ! si nous raisonnons un peu, nous disons : Il est établi que l'électricité, la lumière, le calorique, les vibrations, etc. ; ne dérivent que des modifications d'un seul et même agent, dont la science n'a pas encore défini la nature. Or, que cet agent unique malgré ses formes produise les mêmes effets, cela nous semble parfaitement logique, n'est-ce pas ? Telle est la cause qui a permis à M. Charcot de déterminer le *somnambulisme*, bien qu'il ait été engendré par de simples modifications d'un même principe.

Il n'y a donc pas là une découverte, mais bien *la constatation du somnambulisme artificiel* déterminé par une action électrique de *quelque forme qu'elle soit*.

Après une telle découverte, il restait à en expliquer le mécanisme physiologique, et le savant professeur Charcot n'y a pas manqué.

« Le somnambulisme, nous fait-il dire dans l'article sus-désigné, *n'est qu'une sorte d'hystérie chez la femme sans névrose.* »

Quel trait de génie !... Et dire que, depuis cent ans, une multitude d'hommes dévoués à l'humanité ont vainement cherché les causes du somnambulisme !

Tandis que du premier coup, M. Charcot les a trouvées !

Seulement, comme le somnambulisme *artificiel* est constant aussi bien chez l'homme que chez la femme, je ne parviens pas à m'expliquer comment l'hystérie se déclare chez l'homme?...

Cela est sans doute le secret de l'auteur, qui aura certainement *découvert* que l'homme est pourvu d'un nouvel organe depuis ses travaux.

Aux physiologistes d'étudier, s'écrit l'auteur de l'article auquel je répons.

Pour ma part, je n'ai cessé de répéter la même chose; aussi j'ai commencé par donner l'exemple.

Après trente-cinq ans de recherches, espérant attirer l'attention des savants sur mes travaux, je déposai un mémoire à l'Académie des sciences, le 21 décembre 1872. Je dis un mémoire, je devrais dire une esquisse; car je n'avais donné que les traits principaux, afin d'épargner à la commission, qui avait été nommée, l'ennui de me lire. Je supposais que l'on m'aurait appelé pour donner les explications nécessaires, mais le silence s'est fait autour de moi. La guerre du silence est la plus terrible, on le sait.

Je me décidai à faire des conférences au boulevard des Capucines; et dans douze causeries, j'ai traité tout ce qui se relie au magnétisme: *physiologie et psychologie*.

L'Académie avait toujours répondu aux expérimentateurs qui venaient devant elle: *Montrez-nous votre fluide*.

L'Académie était dans son droit, car pour soutenir qu'un phénomène est *magnétique*, il fallait prouver l'existence du fluide magnétique chez l'homme; et c'est ce que j'ai fait.

J'ai donc établi que le corps humain est un *corps magnétique* puisqu'il est pétri de fer et que semblables *aux aimants* dont les corps magnétiques ne sont que des diminutifs, le corps humain est pourvu de courants *ascendants* et *descendants* qui constituent les fluides positifs et négatifs.

J'ai démontré que le fluide nerveux n'est autre que le *fluide magnétique*, insistant sur ce fait que *l'électricité* n'est pas le magnétisme, qui est un fluide plus pur et *plus fort*. J'invoque ici l'autorité du savant électricien, M. le comte Dumoucel, qui a tant et si bien étudié les *électro-aimants*.

J'ai prouvé que les courants magnétiques humains étant *contigus* aux vaisseaux sanguins, ne sont autres que *la force motrice des mouvements vitaux*, LA FORCE VITALE, tandis que les artères et les veines ne sont que des piles magnétiques.

J'ai prouvé d'une façon positive l'existence de l'âme, démon-

trant que le fluide magnétique est l'intermédiaire entre l'esprit et la matière.

J'ai fait ressortir que *la volonté* étant une faculté de l'âme, toute action réputée magnétique jusqu'alors est une action SPIRITUELLE, dans laquelle le magnétisme n'est que le véhicule.

J'ai ensuite étudié *l'esprit, ses manifestations, ses forces*.

J'ai expliqué le mécanisme du sommeil naturel et ses causes, m'appuyant sur les beaux travaux de Burdach. Ajoutons qu'en physiologie on ne sait rien du sommeil.

J'ai examiné *la vie dans le sommeil*, c'est-à-dire les rêves, les songes, les visions, le somnambulisme naturels, comparés avec les visions et le somnambulisme artificiel.

J'espère terminer bientôt un ouvrage dans lequel toutes ces questions sont développées, et bien d'autres encore ! Alors le public jugera de quel côté sont les empiriques.

Un mot encore : *Le merveilleux tombe*, dit-on, grâce à M. Charcot, ainsi que le magnétisme charlatanesque.

Lorsque Mesmer s'est présenté en France, il en a dit autant ; ce qui n'a pas empêché les phénomènes spirituels de se manifester partout, envers et contre tous. — M. le baron Dupotet disait encore dans ses cours de magnétisme à Besançon : *Le merveilleux disparaît*. Quelques années plus tard, il écrivit sa MAGIE DÉVOILÉE, dans laquelle il constate les puissances spirituelles.

Les tables tournantes, les spirites, si bien critiqués par MM. de Mireville et Desmousseaux, ont encore établi l'existence des forces spirituelles.

Je cite ces écoles bien que je sois contre elles et pour causes sérieuses(1) ; et j'ajoute que les manifestations spirituelles révélées par les faits magnétiques sont appelées à sauver la France du gouffre où l'a plongé le matérialisme médical.

Il reste à nous expliquer sur cette épithète de charlatan qui nous est sans cesse jetée à la face.

Qu'est-ce qu'un charlatan ?

Un homme qui ne croit ni à ce qu'il dit ni à ce qu'il fait, et qui trompe ainsi sciemment ceux qui se confient à lui.

Hé bien ! j'affirme qu'il n'est pas une personne faisant du magnétisme, qui possède ces qualités ; aux magnétiseurs il peut manquer l'instruction, la conviction JAMAIS !... parce que la conviction est entretenue par la constance des mêmes faits.

Tandis que si nous regardons du côté des médecins, nous y trouvons les caractères essentiels du charlatanisme ; car la plupart d'entre eux, petits ou grands, ne croient, ni à la médecine, ni aux médicaments. — C'est la conséquence forcée de l'inconstance des cas observés. Je le prouverai quand on voudra.

Il me reste, monsieur le rédacteur, à m'excuser d'avoir été si long, — il m'a été impossible d'être concis : — et à vous prier d'agréer, etc.

Dr TONY-DURAND (du Jura),

Auteur du livre *Une révolution en Médecine*,
rue de Milan, 6, Paris.

(1) Si les spirites ont établi l'existence des forces spirituelles, pourquoi le Dr Tony-Durand est-il contre eux ? Spiritisme et magnétisme ne peuvent être séparés ; c'est un manque de logique ou d'investigation.

Les Ames sœurs.

(NOUVELLE.)

Jean a vingt-cinq ans ; sa figure douce, expressive, mélancolique, est déjà sillonnée par des rides profondes. Oh ! ne jugez pas trop vite, ce ne sont là les stigmates du péché, mais bien les sillons creusés par la douleur, par la lutte.

Ecoutez son histoire : elle est triste, poétique et touchante. Jean est un rêveur, un poète, riche en espérance de misère, pauvre en argent. Il habite une humble mansarde, où le soleil seul réchauffe les doigts glacés de l'hôte solitaire de ce triste réduit. Sa plume est féconde, sa verve inépuisable, et sur sa table les feuillets s'accumulent sous l'inspiration de cette âme, vibrant harmonieusement sous le dur toucher de la douleur. Qui du talent saura dire quelles sont les tortures qui séparent le succès des jours de désespoir ! La faim, le froid ont frappé plus d'une fois à la porte de Jean, mais son âme est vaillante et, jamais encore, le découragement n'est venu l'atteindre. Pourtant, les jours sans pain sont longs, lorsque la bise de décembre siffle par la porte mal jointe, et que la neige couvre de son blanc linceul la ville sombre. Jean était inconnu au milieu de la foule des penseurs, et chacun fuyait sans donner un mot de joie à celui qui souffrait. Les années passaient, emportant chacune sur leurs ailes glacées les illusions de Jean, sans qu'aucune lueur d'espérance ne vint éclairer la mansarde toujours solitaire.

Un jour, que le soleil riait à la terre, Jean s'en alla dans les bois, rêver un peu. Là, en face de la nature en fête, son âme froissée revoyait sa jeunesse heureuse d'insouciance, et son cœur, plein d'élan et d'amour, songeait à sa fiancée qui l'attendait au village. Il lui avait promis fortune et gloire ; la pauvre enfant ne désirait peut-être que l'amour de celui qu'elle aimait.

Il voyait passer, comme dans un songe, les beaux jours de son enfance lorsque tous deux, Odette et lui, couraient pieds nus sur la falaise humide, et que l'écume blanche les couvrait ; imprudents et folâtres, ils s'avançaient trop loin sur les roches glissantes, battues des flots. Puis il songeait aux larmes d'Odette, à sa souffrance !

Peut-être doutait-elle de lui ? Il savait bien qu'il était fidèle, que jamais un autre amour n'était venu émouvoir son âme ; mais au village, on est méfiant, la grande ville est si dangereuse !

La fatalité seule s'était attachée à ses pas, et sur la grande route de la vie, il ne s'était heurté encore qu'à la déception, qu'à la douleur !

Fallait-il donc s'arrêter, s'avouer vaincu, renoncer à ses beaux rêves de poète, devenir un artisan, et remplacer la plume par l'outil ? La misère le lui conseillait, mais son cœur lui criait : Espère encore. La lutte seule sait donner au talent de la virilité, et à l'âme de la force, en l'épurant par les larmes ! En ce

moment-là, Jean leva les yeux et tressaillit. Une femme élégante et belle, l'observait en silence ; dans son regard il y avait plus de tendresse que de curiosité, et sur ses traits la tristesse répandait son ombre, comme si elle avait deviné les souffrances de Jean.

Ce n'était pas une jeune femme, à ses cheveux noirs se mêlaient des fils d'argent, et sur son front, penché mélancoliquement, se lisaient les heures d'angoisse et de douleur !

Jean s'avança vers cette inconnue qui lui souriait doucement, et tous deux, les mains enlacées, causèrent comme de vieux amis, qui se retrouvent après une longue absence.

Cinq minutes avant ils ne se connaissaient pas, et déjà leurs cœurs se comprenaient que leurs lèvres n'avaient pas encore dit leurs noms.

Qu'elle est belle, pensait Jean.

Odette aussi est belle, criait une voix inquiète dans le cœur du jeune homme : Oh ! oui, répondait-il doucement, à elle tout mon amour, mais une parcelle de mon âme à cette femme.

.....

De ce jour ni Jean, ni l'inconnue, ne se quittèrent. Ils s'aimaient tendrement, et ne pouvaient donner un nom à l'étrange affection qui semblait être née en un jour, et qui pourtant leur paraissait avoir toujours existé.

Au talent de Jean, il manquait une douce chaleur qui réchauffe et protège. Ne marchant plus seul dans la vie, il acquit bien vite la renommée, et ses lauriers furent pour Odette, la douce fiancée de son cœur.

Ah ! ne jetons qu'un coup d'œil rapide, sur le lien mystérieux qui unit ces deux âmes, que le hasard semble avoir rapprochées. Exilées toutes deux du pays des Esprits, elles vivaient tristement, courant à la recherche de l'idéal ; ne sachant que ce vide qui les entourait, c'était l'absence de l'âme aimée, la sœur créée par Dieu, le même jour, et jetée dans l'espace ensemble. La route, parfois, avait été parcourue, côte à côte, mais d'autrefois le lien mystique s'était brisé. Maintenant elles sont heureuses, et qu'Odette ne soit pas jalouse, car elles s'aiment comme on aime aux Cieux, la céleste patrie, où elles remonteront ensemble, pour parcourir le vaste infini, où le rayonnement divin éclairera leur route toute de joie et d'amour.

LOUISE DE LASSERRE.

Un Esprit.

(SONNET.)

Ainsi qu'au bon vieux temps apparaissait un gnôme,
Un soir un bruit léger secoua ma torpeur,
Je tressaillis soudain et je me sentis peur,
Tout tremblant je me fis plus petit qu'un atôme.

Tout à coup, près de moi, quelle fut ma stupeur !
S'éleva doucement un gracieux fantôme !
Autour de lui, dans l'air, flottait un frais arôme :
C'était un ange, une ombre, une blanche vapeur !

D'où viens-tu ? cher Esprit dont l'aspect me console,
Parle ? dis-moi ton nom ? un mot ? une parole ?
Tu le vois, mon cœur bat tout plein d'un tendre émoi :

Parle ? Je n'ai plus peur, n'es-tu qu'une chimère ?
J'entendis murmurer : Enfant, je suis ta mère ;
Puis l'Esprit me bénit en se penchant vers moi.

MARIE DE PERALTA (M^{me} HUGO D'ALESI).

Devoirs mutuels de l'enfant et du père.

(Voir la *Revue* de janvier 1879.)

Que le père enseigne à son fils que s'il veut du courage, de la persévérance, de la patience dans l'accomplissement de sa mission, c'est au ciel que ses regards doivent se porter pour obtenir ces vertus ainsi que toutes celles qui lui sont nécessaires pour marcher heureusement dans la vie humaine et la traverser sans faiblir, et que ce secours d'en haut il l'obtiendra encore par la prière.

Demandons encore, pour bien comprendre les devoirs dont nous vous entretenons ; nous voulons parler de ceux qui ont trait à la famille et à la société. Demandons à l'enseignement, à des Esprits, quelques données indispensables à notre travail : le père pour instruire son fils, le fils pour bien suivre ; les instructions paternelles doivent apprendre et savoir tout ce que le spiritisme enseigne sur la destinée de l'homme, sur son apparition sur la terre.

L'esprit humain, en venant sur la terre a des épreuves à subir, une mission à remplir, un progrès à accomplir, car s'il était pur, sa place ne serait pas sur la terre (nous ne parlons pas des missionnaires épurés). Il vient dans un double but, but personnel et but général, amélioration à effectuer pour lui, progrès à réaliser chez ses semblables. C'est pourquoi on vous a répété bien souvent : chacun pour soi, chacun pour tous. Vous devez savoir également que tous les êtres étant égaux devant Dieu, ils devraient être égaux entr'eux ; ils ne le sont pas, il faut qu'ils le deviennent. Nous ne voulons pas dire comme certains utopistes, qui ne voient que le côté matériel, que vous devez être tous égaux en fortune, en honneurs, vous savez bien que cela est impossible ; car pour la réalisation de ce rêve, il faudrait que vous fussiez tous également intelligents, également avancés en moralité ; vous êtes bien loin, hélas ! de ce degré de perfectionnement, et vous travaillez bien peu pour y arriver (ne vous étonnez pas si nous sommes sévères nous ne savons pas flatter, et si nous parlons c'est précisément pour parvenir à vous rendre meilleurs) ; l'égalité, ne

la cherchez que dans le devoir accompli, dans les vertus acquises, dans l'épreuve subie, dans le progrès moral.

Reportez-vous à l'enseignement spirite et il vous parlera de l'épreuve de la richesse et de celle de la pauvreté, des devoirs du pauvre et de ceux du riche, et vous comprendrez que la situation matérielle n'est que bien peu de chose dans la balance des vertus à acquérir, que seule la pureté de l'Esprit pèse et accroît la récompense et la félicité. Recherchez donc l'égalité morale. Et qui vous dit, chers aveugles, que celui qui pleure dans la pauvreté n'est pas l'égal de celui qui s'endort dans la richesse ? Et nous, nous vous disons que le pauvre qui progresse, qui remplit ses devoirs envers Dieu et son prochain, est supérieur au riche qui fait ses délices des biens de la terre.

Heureuse pauvreté, supportée avec résignation et patience, que de bonheur tu donneras à celui qui t'a choisie pour épreuve !

Oh ! nous vous en prions et nous ne saurions trop insister sur ce point, croyez-en les Esprits qui vous enseignent ; ne méprisez pas, aimez plutôt la pauvreté et dédaignez les plaisirs et l'or terrestres ; envisagée alors de cette manière la différence des conditions ne vous paraîtra plus une injustice divine, ce qui ne peut être, mais bien au contraire l'expression la plus vraie, la certitude la plus entière qu'au dessus de toutes les humanités plane une justice éternelle. (*A suivre.*)

Esprit LEBRUX et M. C. B.

L'Art d'imposer les mains.

Le grand art d'aimer, c'est l'art de guérir ; par guérisons, j'entends celles du corps, j'entends celles de l'âme.

Qui guérira le corps, sinon celui qui comprendra le mieux la cause des maladies de l'âme.

L'âme jette son empreinte sur les organes qu'elle s'est formés ; le corps étant un simple effet, il est juste que l'on doive s'attaquer à la cause qui a concrété cet organisme nécessaire à la vie.

Ne croyez pas que vous puissiez toujours bien définir les causes.

Mais, en vous, il y a l'œil intérieur, le Dieu secret qui vous anime, qui vous met en rapport presque direct avec celui de qui tout émane, vers qui tout revient.

C'est ainsi que par la prière, le médium guérisseur fait vibrer dans l'éther les fluides qui avertissent les agents divins. Ces agents, ces guides, vos amis de l'espace, apportent presque toujours le mode le plus simple de guérison au médium qui sait imposer les mains.

Imposer les mains pour guérir l'âme, et conséquemment, le corps construit par cette âme, ce ne doit être qu'un acte bien simple de la volonté, se dit-on ?

Oui, c'est un acte bien simple mais pour lui donner toute sa valeur, il faut trois choses essentielles : *L'amour d'autrui, le respect de soi-même, la pureté.*

Il lui faut l'amour d'autrui, parce que, celui qui ne sait pas

donner aux autres plus qu'à lui-même n'est qu'un civilisé de vos sociétés encore barbares, un être qui s'adore et se contemple lorsqu'il devrait se réfléchir en Dieu.

Il lui faut le *respect de soi-même*, parce que en ne donnant à ses actes qu'une valeur naturelle et sans forfanterie, on fait acte d'humilité; agir de la sorte c'est avoir compris combien nos vanités sont puériles. L'homme qui s'efface, qui sait écouter, qui veut aimer beaucoup, qui est l'exemple du désintéressement, cet homme a le respect de lui-même.

A ce médium guérisseur il faut la *pureté*, pour être à la fois juste et simple, sincère en tout, charitable selon le spiritisme, serviable quand même; être pur c'est ne jamais avoir la pensée de mal faire.

Mais sur la terre on ne peut être pur d'une manière complète; soyez-le relativement et que l'épreuve acceptée soit un combat pour atteindre ce but divin.

L'homme ayant acquis cette puissance, cette trinité de forces, sera réellement un médium-guérisseur, c'est-à-dire, un esprit incarné qui aura la puissance de sauver les âmes pour bien purifier les corps; il saura *imposer les mains*.

DE HOHENLONE, ancien médium guérisseur.

Séance du 30 novembre 1878, groupe spirite Lebreton, au Mans.

(Voir la *Revue* de Février 1879.)

Nous prenons la liberté de vous envoyer un autre compte-rendu de nos séances où nous avons obtenu des prémisses de matérialisations très-sensibles.

Le 30 novembre étant neuf personnes, l'Esprit de R... se présenta et nous donna par la table la communication suivante: Je veux vous instruire sur ce qui constitue une apparition.

L'Esprit est le composé d'une étincelle divine enveloppée de fluide, — il y a deux espèces de fluides, le fluide spirituel et le fluide matériel, — pour arriver à obtenir une apparition, il faut un mélange des deux fluides. — La partie voyante est prise dans le fluide animal, — le mouvement est pris dans le fluide spirituel, — la partie lumineuse est prise dans les molécules du médium, — le fluide est la fine fleur de son sang.

Le phosphore que nous employons est pris dans le crâne du médium. — Tout ce travail demande pour s'accomplir le silence complet et la prière dite du fond du cœur, — le mouvement détruit tout notre édifice. — Surtout, ayez une entière confiance dans vos guides.

L'Esprit du guide Volliat nous fit éteindre les lumières. — On vit, au bout de quelques secondes, au-dessus de la tête du médium Henri Lebreton, une lueur phosphorescente d'environ 20 centimètres, paraissant et disparaissant à plusieurs reprises. Le médium s'étant plaint d'une trop grande pression sur la tête, l'Esprit fit apporter la lumière.

Nous nous disposons à continuer nos travaux par les commu-

nications écrites ou par le verre d'eau, suivant notre habitude, lorsque l'Esprit nous dit, à l'aide de la table: Eteignez de nouveau la lumière, nous allons essayer une seconde épreuve, — rangez-vous dans un angle, le médium doit être seul près de nous, il nous faut un petit espace tout près de lui. — Au bout de quelques minutes, une grande lueur illumina l'angle où était assis le médium, — nous voyons, ainsi que nous l'avait dit R..., le phosphore sortir de son crâne et monter en fumée lumineuse jusqu'au plafond de l'appartement. — Le médium avait les mains posées sur une table dont la longueur le séparait des autres personnes, — cette table était fortement secouée par le tremblement qui agitait tout son corps. La lumière était blanche et vaporeuse par moments, puis, elle imitait les sillonnements de la foudre, — enfin, par deux fois chacun vit un tourbillonnement lumineux et bleuâtre, du milieu duquel sortit une main, bien plus grosse qu'une main ordinaire, et tranchant en sombre sur le fond lumineux. — Au même instant nous entendîmes un léger froissement de feuilles, lesquelles semblaient tomber du plafond — le médium lut, en caractères phosphorescents: « A une autre fois, nous ferons mieux, c'est assez pour ce soir. » — La lumière apportée à nouveau, il y avait sur la table une petite branche avec cinq feuilles déjà desséchées, et une autre petite branche de boutons fraîche et très-jolie qui paraissait toute nouvellement cueillie; l'esprit nous dit alors; « Êtes-vous satisfaits? vous avez le feuillage de la glycine, venu de votre terre, et le lilas apporté d'un autre monde où il boutonne actuellement; priez pour les esprits souffrants. »

Nous étions neuf, le médium compris, et tous nous avons vu le même phénomène; pendant sa durée, un quart d'heure environ, nous voyions le médium comme à la lueur mourante d'un foyer qui s'éteint; pas assez pour le reconnaître et assez pour apercevoir ses moindres mouvements. Tous, médiums et spirites convaincus, nous avons accepté avec foi et reconnaissance cette faveur ajoutée à toutes celles dont Dieu a permis que nous fussions comblés.

(Suivent les signatures des personnes déjà nommées dans la *Revue* de février 1879, p. 73.)

Sur les Désincarnations inattendues.

(6 octobre 1878, Médium : H. ЖЕЗЬ.)

Tu as été sans doute très-étonné, mon cher médium, de la communication spontanée d'un Esprit que tu avais connu. Les diverses suppositions auxquelles vous vous étiez livrés antérieurement, tes amis et toi, sur ces départs si extraordinaires de l'épouse, de la jeune orpheline et de l'époux, n'étaient pas dénuées de fondement, et votre sagace et jeune amie de la localité qu'il habitait — médium inconscient — avait parfaitement compris et expliqué les causes et les effets de ces dispositions successives et précipitées.

C'est qu'il y a dans les rapports des humains, rapports qu'ils

ignorent dans leur incarnation présente, des attaches antérieures, une solidarité qu'ils ne doivent soupçonner dans leur existence terrestre, tout au plus que par intuition, mais qui les rapproche providentiellement à leur insu. Aussitôt qu'ils se reconnaissent, après le dégagement de la matière, ils peuvent rétablir chronologiquement dans leur pensée rendue complète le souvenir de leurs existences passées.

Il en est surtout qui, dans leur désir de trouver parmi les incarnés des êtres sympathiques, se communiquent spontanément aux médiums qu'ils recherchent à cet effet, et qu'ils choisissent de préférence parmi ceux qu'ils ont connus, et auxquels ils ont confiance.

Ces cas de manifestations spontanées sont presque aussi anciens que votre humanité, et une quantité de médiums de tous les temps et de tous les pays, inconscients de leur faculté médianimique, ont reçu ainsi des communications d'êtres disparus — morts — ainsi que vous le dites dans votre langage imparfait et erroné.

Ces médiums, jusqu'à ce que la science psychologique ait fixé les principes et les termes techniques et définitifs afférents à chaque médiumnité — ces médiums, dis-je, ont été, et sont même encore traités comme des hallucinés, des possédés, des suppôts du démon, etc., etc., selon la sainte charité orthodoxe des cultes envahisseurs et autoritaires.

Mais il deviendra prochainement impossible à vos adversaires de nier l'évidence de ces millions de faits et de manifestations interprétés par des millions de médiums répandus maintenant sur toute la surface de votre globe.

Les immenses progrès de notre humanité accomplis en si peu de temps sont une preuve irréfragable des nombreuses réincarnations d'Esprits antérieurement avancés, progrès que vous ne pourriez expliquer autrement, et dont ceux qui en sont les instruments inconscients en apparence ne se doutent même pas, puisqu'ils n'en sont que l'intuition. — Une loi divine condamne l'incarné à perdre le souvenir de son passé, à chaque voyage que son âme accomplit sur votre planète, ou toute autre, dans les mêmes conditions de développement d'incarnation, et il devait en être ainsi, chez nous autres mortels encore si imparfaits, pour éviter les animosités, les haines et les vengeances qui auraient été la conséquence de souvenirs néfastes.

V. DE P.

Tout cela est bien vrai, ô chers amis ! nous sommes tellement solidaires les uns des autres, depuis les empereurs et rois jusqu'aux derniers de leurs sujets, malgré la distance apparente qui semble exister dans ces voyages terrestres de l'âme, que l'on ne devrait pas s'étonner de certains effets ou résultats inexplicables, pour ceux qui n'ont pas étudié cette science divine de la psychologie !

Dans les perturbations apparentes des planètes, les systèmes anciens, y compris celui de Ptolémée, plaçaient la terre au centre de l'Univers ; autour d'elle, infime grain de sable dans l'immensité,

tout, jusqu'au soleil, tournait en esclave, ces perturbations, aucun de ces systèmes ne les expliquait et ils le furent tout à coup, rationnellement, lorsqu'on reconnut que notre soleil était le centre de ce système, et que la terre, comme ses sœurs, gravitait autour de ce centre de vie.

C'est ainsi que la Psychologie explique toutes les perturbations de l'âme humaine : ses peines, ses souffrances, ses variations, ses inégalités physiques, morales, intellectuelles, sociales ; et de même tout s'harmonise. Chacune de ces âmes passant successivement par divers degrés de purification ; il y a là un grand laboratoire chimique des âmes, où toutes doivent s'épurer, en passant par les alambics placés à chaque degré de la progression continue, si l'on peut s'exprimer de la sorte ; c'est ainsi, chers amis, que nous pouvons espérer pour votre terre des progrès bien autrement féconds !

GRÉGOIRE.

Nécrologie.

LE PRINCE DE SAYN-WITTGENSTEIN.

La nouvelle de la mort du prince *Émile de Sayn-Wittgenstein*, dit le *Journal de Saint-Petersbourg*, cause des regrets universels.

Le défunt a accompli au Caucase, après 1850, un grand nombre d'exploits héroïques, il en a été récompensé par des distinctions nombreuses, un sabre d'or avec l'inscription « pour le courage » et la décoration de *S^t-Georges*, de la 4^e classe.... En 1878 il a été nommé aide-de-camp général de l'empereur. Il occupait dans la région de la Vistule un poste où la responsabilité était très-grande, la direction d'une des subdivisions militaires, et il a su se faire estimer et respecter de chacun. Il a pris part l'année dernière à quelques combats et a reçu l'ordre de *S^t-Vladimir* de 4^e classe avec les glaives, et l'ordre de *S^t-Anne* de la 1^{re} classe également avec les glaives.

Ce que le *Journal de Saint-Petersbourg* a oublié de mentionner, — procédé auquel, du reste, nous sommes habitués, — c'est que le prince de Wittgenstein était, depuis nombre d'années, un sincère et zélé partisan du spiritisme, comme le prouve sa collaboration aux journaux spirites et spiritualistes.

Le prince *Émile* avait, chose encore assez rare, le courage de son opinion, et il a toujours confessé sa foi en dépit du « qu'en dira-t-on » et avec la même ardeur généreuse qu'il apportait sur les champs de bataille.

Lors du procès dit « des spirites » en 1875, il écrivit à notre frère *M. Leymarie* une lettre remarquable dont nous rappellerons ici les derniers passages.

« Prenez, en attendant, cher *M. Leymarie*, bravement votre parti d'une situation qui ne peut être que passagère et qui ne nuira ni à votre réputation ni aux progrès d'une doctrine que les falsificateurs des préceptes de notre divin Sauveur ne pourront plus

enrayer. Ils ont condamné au bûcher Galilée, brûlé vif des milliers de victimes, bûché les poignards de la Saint-Barthélemy, et déclaré œuvre-pie les dragonnades ; et ils n'ont pourtant empêché, ni la terre de graviter autour du soleil, ni le protestantisme de se libérer du joug de ceux qui veulent, comme le Dalcé-Lama, se déclarer les égaux de Dieu.

Nous sommes aujourd'hui dans le même cas que les homœopathes, à qui les apothicaires font la guerre, parce qu'ils nuisent au débit de leurs drogues....»

(*Le Messager de Liège.*)

Qui de nous ne se rappellera cet homme de bien, cet homme d'esprit dont on était fier de serrer la main ; ce départ d'un ami, perte réelle pour tous ceux qui ont pu apprécier la délicatesse d'une belle âme, devient une force pour la cause, puisque, dégagé des liens de la matière, Emile de Vittgenstein s'occupera de sa diffusion dans les masses : nous comptons sur lui.

M. ROUSTAING, AVOCAT.

Je viens vous annoncer la mort *selon la chair*, de notre excellent frère et ami, M. Roustaing, ex-bâtonnier de l'ordre des avocats à Bordeaux, qui a eu lieu le 2 de ce mois, après une longue maladie et de vives et cruelles souffrances, à son domicile à Bordeaux, rue Saint-Simon, 17, à l'âge de 73 ans.

Il s'est éteint, *corporellement*, plein de foi et d'espérance dans le progrès de cette belle doctrine qui vient de Dieu, et pour laquelle il a été un des apôtres les plus ardents, les plus intelligents et les plus dévoués.

Sa grande et belle âme n'éprouvait qu'un regret de quitter cette terre : c'était de laisser son œuvre inachevée mais il se reprenait bien vite de cette pensée, en disant : « Je reviendrai ; Dieu m'accorde la grâce de reprendre et de continuer mon œuvre, et de « travailler au progrès moral et matériel de mes frères. »

Tous ceux qui l'ont connu croiront sans peine à la sincérité de ses aspirations, car il était un ambitieux de vertu, et un avide des vérités célestes. Sa vie a été marquée par des actes éminents de charité et de bienfaisance. La vie de cet homme juste a été bien remplie. Son passage sur la terre a été marqué par de constants exemples dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Doué de grandes aptitudes au travail, il les a toujours exercées activement : au barreau jusqu'en 1861, et depuis par ses travaux philosophiques et religieux, pour ainsi dire jusqu'à sa mort.

Il a enseigné par la parole et par l'exemple. Humble d'esprit et de cœur, il a toujours donné généreusement de ce qu'il avait à ceux qui n'avaient pas.

Tenez pour certain, disait-il dans les réunions mensuelles dont il était le président, qu'« on n'emporte dans l'autre monde que ce « qu'on a donné dans celui-ci ; et que c'est celui qui donne qui est « l'obligé. »

Aussi un grand vide s'est-il fait dans notre milieu, où nous aimions à entendre sa parole persuasive, convaincue et sympathique. Nous serions inconsolables dans notre douleur et nos regrets, si nous n'étions convaincus qu'il est toujours *présent* au milieu de nous par son âme immortelle et libre.

Nous devons lui continuer notre amitié sincère, en lui favorisant la réalisation de ses vœux ; et à cet égard je crois devoir vous faire savoir qu'il m'a chargé du soin de faire traduire en langues étrangères : en anglais, en allemand et en italien (La traduction espagnole est déjà faite et imprimée en édition biblique grand in-octavo en un seul **volume.**) son livre : *Les quatre évangiles expliqués en esprit et en vérité,...* et de le faire imprimer et publier ainsi, etc., dans ces diverses langues.

A Villeneuve-de-Rion, 6 janvier 1879.

J. GUÉRIN.

M^{me} ET M. MICHEL EYSSEYRIC.

Le télégraphe vous a annoncé le départ de notre sœur Marie Eysseric, du Buis ; trois jours après, son époux, Eysseric Michel, notre frère en croyance et par le cœur, abandonnait son enveloppe terrestre.

La mort n'est qu'une transformation ; ce coup, foudroyant pour tout le monde, est pour nous une preuve nouvelle de la justice et de la bonté de Dieu. Ils avaient accompli la tâche pour laquelle ils avaient été envoyés parmi nous.

Elle était bonne, douce, aimante, charitable, et s'assimilait les qualités que possédait déjà Michel, et sous son influence, elle acceptait le spiritisme. M. Eysseric, bon et charitable aussi, donnait sans ostentation ; sympathique, doué d'un grand cœur, il mettait au service de ses nombreux amis son dévouement, son amitié, toutes les ressources de sa riche intelligence. Spirite convaincu et éclairé, il répandait autour de lui les vérités et les consolations qu'il puisait dans le commerce avec les Esprits ; Dieu a décidé, dans sa justice infinie, que le jour de la délivrance était arrivé ; que sa volonté soit faite !

M. Bigonnet, maire de Buis, et notre frère en croyance, a prononcé un discours sur sa tombe.

Après la cérémonie mortuaire, nous nous sommes réunis ; l'esprit de Michel s'est communiqué par les organes de notre médium M^{me} Buffardin ; la séparation avait été prompte, quelques heures après sa mort il avait pu annoncer sa libération par des coups frappés à la porte et dans l'appartement du médium ; son périsprit, encore alourdi, gênait sa manifestation par la parole.

Réunis hier chez l'ami Mielle, à Eygaliers, l'esprit de Michel, complètement débarrassé des mauvais fluides qui le gênaient est venu, et pendant plus d'une heure, ce n'a été de sa part qu'une suite de saillies, mêlées à des conseils sérieux, à des critiques amicales sur notre conduite. Il disait : « Bien des gens croient que je

brûle dans l'enfer ! pauvres ignorants ! s'ils savaient combien je suis relativement heureux. Il est impossible de se figurer combien on est toujours le même avant et après la mort ; je le savais, j'en étais convaincu, et cependant je suis étonné d'être si exactement Michel Eysseric ; rien n'est changé dans mes goûts, dans mon caractère, dans ma forme corporelle ; mon pénétrant est identique à mon corps, et parfois il m'arrive d'agir comme si j'avais conservé ce dernier. A mesure que la fin approchait, je voyais une plus grande lumière ; mon esprit, sans trop s'en rendre compte, percevait plus distinctement, et au moment de la séparation, je restai comme ébloui, comme anéanti, sans avoir conscience de moi-même. » Il nous a promis de plus amples renseignements.

Vous ne sauriez croire les tracasseries, les obsessions cléricales auxquelles il a été en butte à ses derniers moments ; la partie, pour eux, était très-importante, et il fallait à tout prix obtenir, non pas une conversion, on n'y comptait pas, mais un semblant de conversion, et ranger les choses de manière à affirmer publiquement qu'Eysseric mourant avait renié ses croyances spirites ; tout a été inutile (1).

Les parents sous l'influence noire, avaient éloigné de son lit de souffrance tout ce qui, de près ou de loin, touchait au spiritisme ; une première fois, un prêtre s'est présenté, mais les circonstances furent telles que certaines personnes placées dans un appartement voisin ne lui permirent pas de se prévaloir d'une confession, qui eût été énergiquement démentie.

La nuit qui précéda sa mort fut surtout une nuit de complots. On voulait frapper un coup décisif. L'esprit Eysseric nous raconte ce triste et dernier épisode de son existence. « Lorsque, pendant la nuit, isolé complètement de tous mes frères en croyance, me voyant incapable de résister aux pièges de ces ennemis, je les entendais dire que je sommeillais, que je ne pouvais comprendre leurs complots, je fis avec une ferveur dont je ne m'étais jamais senti capable cette prière à Dieu :

« Mon Dieu ! plutôt que de tomber dans les pièges qui me sont tendus ; plutôt que de passer aux yeux de mes amis et de tous ceux qui me connaissent pour avoir renié ma foi et mes croyances, plutôt que de passer pour un lâche et un parjure, fais que je sois mort quand ils arriveront. » Dieu m'a exaucé.

Quand les pourvoyeurs de l'enfer arrivèrent avec grand renfort de ce qui pouvait l'influencer, l'Esprit Eysseric s'était envolé, ne laissant à leur rapacité qu'un cadavre.

Eysseric est complètement dématérialisé ; hier, dans sa commu-

(1) Michel Eysseric était un peu l'âme du parti républicain, riche propriétaire, très-honnête et spirite ; n'est-il pas douloureux qu'un homme tel que celui-ci ait vu ses dernières volontés violées par sa famille dévote et cléricale ? Que les spirites, par devant notaire, confient leur volonté à des amis sérieux, et personne n'osera violenter la liberté de penser, le droit de se faire enterrer spirituellement.

nication, il nous disait que l'esprit de sa femme était triste, et ne pouvait se rendre compte de sa situation véritable ; elle errait autour de son pauvre corps, elle allait dans sa maison, caressant son enfant, parlant à sa mère, donnant des ordres à ses serviteurs et ses caresses ne lui étaient pas rendues, sa mère ne l'entendait pas, ses ordres n'étaient pas exécutés, ce qui la désolait ; cependant, le voile fluide qui lui cachait sa position tendait à disparaître et bientôt, avec l'aide des bons Esprits, Eysseric pourra la convaincre, il nous a demandé de lui venir en aide par nos prières.

A Paris, vous n'oublierez pas l'ami qui vous fut si sympathique.

Pour les spirites de la Derbaux, votre frère en croyance.

Vouzon, 25 janvier 1879.

Bovis.

LE DOCTEUR MARTIAL ROUVIÈRE.

Ami. C'est le cœur brisé par l'émotion et les angoisses que je me fais un devoir de vous faire part du dégagement spirituel de notre si digne et si honoré coreligionnaire, M. Martial Rouvière, docteur, décédé à Saint-Nazaire (Aude), le 24 décembre 1878, dans sa soixantième année.

Retenu près d'un lit de douleur, je n'ai pu me transporter matériellement auprès de ce cher ami, et m'entretenir une dernière fois avec lui de cette doctrine qui seule, pendant plus de vingt ans, a fait sa consolation et son bonheur sur la terre. Comme il nous eût été précieux de recueillir, à ses côtés, ses premières impressions d'Esprit libre ! Avec quelle religion nous les eussions retenues ! Je dis : Esprit libre, et c'est sans paradoxe, ceux qui ont connu ce spirite si bon, si dévoué, conviendront avec moi que cette belle âme a dû tressaillir de joie au moment de prendre son essor vers les régions éthérées.

M. Rouvière était médecin, mais depuis longues années il s'était dégagé des lisières auxquelles la Faculté semble assujettir ses plus doctes élèves ; apôtre convaincu et fervent du magnétisme, ce n'était plus que comme accessoire que notre ami se servait de l'art d'Hippocrate ! Qui dira le nombre de malades qu'il a guéris, les infortunes qu'il a soulagées !... il faudrait plusieurs volumes pour en rendre compte.

Placé dans un milieu qui lui rendait sa mission très-difficile, subissant une épreuve terrible ; notre frère eut à supporter des luttes qui, malheureusement, exercèrent une funeste influence sur sa santé. Parfaitement résigné, spirite au plus haut degré ; il fut l'un des premiers dévoués à la cause dans nos contrées. Nous ne le vîmes jamais se plaindre ni se décourager en rien. Mettant en pratique l'exemple du Christ, il priait et nous demandait de prier avec lui pour ceux qui le faisaient souffrir. « Dieu le veut pour mon avancement, nous disait-il, et je ne saurais trop le remercier de m'avoir accordé de sa lumière. »

De temps à autre il venait passer un jour chez son frère, à

Fleury, le lieu de son origine, où, succédant à son père, il avait pendant plus de vingt ans exercé la médecine, et quand nous l'engageons à rester plus longtemps ici, à prendre un peu de repos, il nous répondait invariablement : « Je ne dois point finir mon épreuve; je dois souffrir, je dois veiller, mais veiller avec vigilance! »

A Saint-Nazaire et aux environs on pleurera longtemps l'homme de bien qui, *gratuitement*, donnait ses soins et sa santé à tous.

Le spiritisme perd dans M. Rouvière une de ses gloires sur la terre, il gagne un vulgarisateur de plus parmi les invisibles.

En terminant, permettez que je recommande aux prières de mes sœurs et frères en croyance mon père gravement malade.

ELISE ARNAUD.

M^{lle} Elise Arnaud est l'auteur de la *Réponse de l'abbé Fresquet*, ce qui ne l'a pas mise en odeur de sainteté auprès des desservants de la contrée; son père étant sous le coup d'une terrible obsession, les dévotes du pays pensaient que M^{lle} Elise mettrait son père dans une maison d'aliénés, mais notre énergique et courageuse sœur est restée avec l'obsédé, passant jour et nuit avec lui; elle est parvenue ainsi à guérir le malade, et à mettre à néant les calomnies de la gent dévote et vindicative, vouée au Sacré-Cœur et à la méchanceté.

Avec de la *volonté*, de la patience, on peut, à l'exemple de notre S. E. A. vaincre ce que l'on appelle la folie, ce qui n'est souvent qu'une obsession.

On nous annonce la mort de M. Girolamo Parisi, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, à Florence (Italie), le 18 janvier 1879. — Fondateur du Spiritisme en Italie, écrivain distingué, depuis vingt ans il a consacré sa fortune et son talent à la défense de la cause. Les grands Esprits émigrés dans l'erraticité, l'ont reçu comme un égal et comme le plus méritant.

M. Pierrart, le spiritualiste, l'écrivain élégant, est décédé à Saint-Maur (Seine), à l'âge de soixante ans; il fut anti-réincarnationniste quand même, mais fidèle serviteur et défenseur de la cause.

Le mois prochain, nous parlerons de l'enterrement de Jean Bovy, à Jemeppe-sur-Meuse (Belgique), et du discours de M. Bertrand, son ami. La lettre de M. Bertrand nous arrive le 17 février, lorsque la Revue de mars est sous presse.

Bibliographie.

M. Augustin Babin a fait relier le *Guide du Bonheur*, le *Cathéchisme Universel*, notions d'astronomie, d'une manière très-convenable et élégante. — Le *Guide du Bonheur* et notions d'astronomie, 3 fr. 30 cent., chaque port payé.

Le *Cathéchisme*, 2 fr. 80 cent., port payé.

Le Gérant, A. JOLLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue Dombasle, 54. — Maison à Tours.